

D1

4103 b



S. c.  
137.

o h

Li 1118



LES FAUSSES  
CONFIDENCES.  
COMEDIE

EN TROIS ACTES

De Mr. MARIVAUX.



VIIENNE EN AUTRICHE,  
Dans l'Imprimerie de GHELEN.  
MDCCLIX.

# ACTEURS.

ARAMINTE , fille de Madame Argante.

DORANTE , neveu de Monsieur Remy.

Monsieur REMY , Procureur.

Madame ARGANTE.

TRIVELIN , valet d'Araminte.

DUBOIS , ancien valet de Dorante.

MARTON , suivante d'Araminte.

LE COMTE.

Un DOMESTIQUE parlant.

Un GARÇON Jouiailier.



*La Scène est chez Madame Argante.*



LES FAUSSES  
CONFIDENCES.  
COMEDIE.



ACTE PREMIER.  
SCENE PREMIERE.

DORANTE, TRIVELIN.

TRIVELIN *introduisant Dorante.*

Ayez la bonté, Monsieur, de vous as-  
séoir un moment dans cette Salle,  
Mademoiselle Marton est chez Madame,  
& ne tardera pas à descendre.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

A 2

TRI-

4 *Les Fausses Confidences.*

TRIVELIN.

Si vous voulez, je vous tiendrai compagnie de peur que l'ennui ne vous prenne, nous discourerons en attendant.

DORANTE.

Je vous remercie, ce n'est pas la peine, ne vous détournez point.

TRIVELIN.

Voyez, Monsieur, ne faites pas de façon; nous avons ordre de Madame, d'être honnête, & vous êtes témoins que je le suis.

DORANTE.

Non, vous dis-je, je serai bien-aise d'être un moment seul.

TRIVELIN.

Excusez, Monsieur, & restez à votre fantaisie.



SCENE II.

DORANTE, DUBOIS *entrant avec un air de mystere.*

AH! te voilà?

DORANTE,

DUBOIS,

Où je vous guettois.

DO.

D O R A N T E.

J'ai cru que je ne pourrois me débarrasser d'un Domestique qui m'a introduit ici, & qui vouloit absolument me désennuyer en restant. Dis-moi, Monsieur Remy n'est donc pas encore venu?

D U B O I S.

Non mais voici l'heure à peu près qu'il vous a dit qu'il arriveroit. (*Il cherche, & regarde.*) N'y a-t-il-là personne qui nous voye ensemble? Il est essentiel que les Domestiques ici ne sçachent pas que je vous connoisse.

D O R A N T E.

Je ne vois personne.

D U B O I S.

Vous n'avez rien dit de notre projet à Monsieur Remy votre parent?

D O R A N T E.

Pas le moindre mot. Il me présente de la meilleure foi du monde, en qualité d'Intendant, à cette Dame-ci, dont je lui ai parlé, & dont il se trouve le Procureur; il ne sçait point du tout que c'est toi qui m'as adressé à lui: il la prévint hier, il m'a dit que je me rendisse ce matin ici, qu'il me presen-

A 3

te-

teroit à elle, qu'il y feroit avant moi, ou que s'il n'y étoit pas encore, je demandasse une Mademoiselle Marton. Voilà tout, & je n'aurois garde de lui confier notre projet, non plus qu'à personne; il me paroît extravagant à moi qui m'y prête. Je n'en suis pourtant pas moins sensible à ta bonne volonté, Dubois, tu m'as servi, je n'ai pû te garder, je n'ai pû même te bien récompenser de ton zele; malgré cela, il t'est venu dans l'esprit de faire ma fortune: en vérité, il n'est point de reconnoissance que je ne te doive.

D U B O I S.

Laiſſons cela, Monsieur; tenez, en un mot je suis content de vous, vous m'avez toujours plû; vous êtes un excellent homme, un homme que j'aime, & si j'avois bien de l'argent il seroit encore à votre service.

D O R A N T E.

Quand pourrai-je reconnoître tes sentimens pour moi, ma fortune seroit la tienne; mais je n'attends rien de notre entreprise, que la honte d'être renvoyé demain.

D U B O I S.

Hé bien, vous vous en retournerez.

DO.



## D O R A N T E.

Cette femme-ci a un rang dans le monde ; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux : veuve d'un mari qui avoit une grande Charge dans les Finances ; & tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai , moi qui ne suis rien , moi qui n'ai point de bien ?

## D U B O I S.

Point de bien ! Votre bonne mine est un Perou : tournez-vous un peu que je vous considere encore: allons, Monsieur, vous vous moquez, il n'y a point de plus grand Seigneur que vous à Paris: Voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, & notre affaire est infaillible, absolument infaillible ; il me semble que je vous vois déjà en déshabillé dans l'appartement de Madame.

## D O R A N T E.

Quelle chimere !

## D U B O I S.

Oùi, je le soutiens. Vous êtes actuellement dans votre Salle, & vos équipages sont sous la remise.

A 4

DO-

D O R A N T E.

Elle a plus de cinquante mille livres de rente, Dubois.

D U B O I S.

Ah! Vous en avez bien soixante, pour le moins.

D O R A N T E.

Et tu me dis qu'elle est extrêmement raisonnable?

D U B O I S.

Tant mieux pour vous, & tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en fera si honnête, elle se débattrait tant, elle deviendrait si foible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en épousant; vous m'en direz des nouvelles, vous l'avez vûë, & vous l'aimez?

D O R A N T E.

Je l'aime avec passion, & c'est ce qui fait que je tremble!

D U B O I S.

Oh! vous m'impatientez avec vos terreurs: eh que diantre! un peu de confiance; vous réussirez; vous dis-je. Je m'en charge, je le veux, je l'ai mis là; nous sommes convenus de toutes nos actions, toutes nos mesures sont prises; je connois l'humeur  
de

de ma Maîtresse, je sçais votre mérite, je sçais mes talens, je vous conduis, & on vous aimera, toute raisonnable qu'on est; on vous époufera toute fière qu'on est, & on vous enrichira tout ruiné que vous êtes, entendez-vous? fierté, raison & richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le Maître, & il parlera: à dieu, je vous quitte; j'entends quelqu'un, c'est peut-être Monsieur Remy, nous voilà embarqués, poursuivons. (*Il fait quelques pas, & revient.*) A propos, tâchez que Marton prenne un peu de goût pour vous. L'Amour & moi nous ferons le reste.



## S C E N E III.

Monsieur REMY, DORANTE.

Monsieur REMY,

**B**onjour, mon neveu, je suis bien-aïse de vous voir exact. Mademoiselle Marton va venir, on est allé l'avertir. La connoissez-vous?

DORANTE.

Non, Monsieur; pourquoi me le demandez-vous?

A 5

Mon-

Mon sieur REMY.

C'est qu'en venant ici j'ai rêvé à une chose... Elle est jolie au moins.

DORANTE.

Je le crois.

Mon sieur REMY.

Et de fort bonne famille, c'est moi qui ai succédé à son pere; il étoit fort ami du vôtre; homme un peu dérangé; sa fille est restée sans bien; la Dame d'ici a voulu l'avoir, elle l'aime, la traite bien moins en Suivante, qu'en amie; lui a fait beaucoup de bien, lui en fera encore, & a offert même de la marier. Marton a d'ailleurs une vieille parente asthmatique dont elle hérite, & qui est à son aise; vous allez être tous deux dans la même maison, je suis d'avis que vous l'épousiez: qu'en dites-vous?

DORANTE *sourit à part.*

Eh!... Mais je ne pensois pas à elle.

Mon sieur REMY.

Hé bien, je vous avertis d'y penser, tâchez de lui plaire; vous n'avez rien, mon neveu, je dis rien qu'un peu d'espérance; vous êtes mon heritier, mais je me porte bien, & je ferai durer cela le plus longtemps.

tems que je pourrai, sans compter que je puis me marier; je n'en ai point d'envie, mais cette envie là vient tout d'un coup, il y a tant de minois qui vous la donnent: avec une femme on a des enfans, c'est la coutume, auquel cas serviteur au collateral; ainsi, mon neveu, prenez toujours vos petites précautions, & vous mettez en état de vous passer de mon bien, que je vous destine aujourd'hui, & que je vous ôterai demain peut-être.

D O R A N T E.

Vous avez raison, Monsieur, & c'est aussi à quoi je vais travailler.

Monsieur R E M Y.

Je vous y exhorte. Voici Mademoiselle Marton, éloignez-vous de deux pas, pour me donner le tems de lui demander comment elle vous trouve. (*Dorante s'écarte un peu.*)

SCENE IV.

Monsieur R E M Y, M A R T O N,  
D O R A N T E.

M A R T O N.

J E suis fâchée, Monsieur, de vous avoir fait attendre; mais j'avois affaire chez Madame.

Mon-

MONSIEUR R E M Y.

Il n'y a pas grand mal , Mademoiselle , j'arrive. Que pensez-vous de ce grand garçon là ? (*montrant Dorante.*)

M A R T O N *riant.*

Eh ! par quelle raison , Monsieur Remy , faut-il que je vous le dise ?

MONSIEUR R E M Y.

C'est qu'il est mon neveu.

M A R T O N.

Hé bien , ce neveu-là est bon à montrer ; il ne dépare point la famille.

MONSIEUR R E M Y.

Tout de bon ? c'est de lui dont j'ai parlé à Madame pour Intendant , & je suis charmé qu'il vous revienne : il vous a déjà vûë , plus d'une fois chez moi quand vous y êtes venuë ; vous en souvenez-vous ?

M A R T O N.

Non ; je n'en ai point d'idée.

MONSIEUR R E M Y.

On ne prend pas garde à tout. Sçavez-vous ce qu'il me dit la première fois qu'il vous vit ? Quelle est cette jolie fille-là ? (*Marton sourit.*) Approchez , mon neveu. Mademoiselle , votre pere & le sien s'aimoi-  
ent

ent beaucoup, pourquoi les enfans ne s'aï-  
meroient ils pas? En voilà un qui ne deman-  
de pas mieux; c'est un cœur qui se présente  
bien.

D O R A N T E *embarrassé.*

Il n'y a rien-là de difficile à croire.

Monfieur R E M Y.

Voyez comme il vous regarde: vous ne  
feriez pas là une si mauvaife emplette.

M A R T O N.

J'en fuis perfuadée; Monsieur prévient en  
fa faveur, & il faudra voir.

Monfieur R E M Y.

Bon, bon! il faudra! Je ne m'en irai point  
que cela ne foit vû.

M A R T O N *riant.*

Je craindrois d'aller trop vite.

D O R A N T E.

Vous importunez Mademoifelle, Mon-  
fieur.

M A R T O N *riant.*

Je n'ai pourtant pas l'air si indocile.

Monfieur R E M Y *joyeux.*

Ah! je fuis content, vous voilà d'accord.

Oh ç'a, mes enfans, (*il leur prend les mains  
à tous deux.*) Je vous fiance en attendant  
mieux.

mieux. Je ne sçaurois rester ; je reviendrai tantôt. Je vous laisse le soin de présenter votre futur à Madame. Adieu, ma nièce.

(il sort.)

MARTON *riant.*

Adieu donc, mon oncle.



SCENE V.

MARTON, DORANTE.

MARTON.

EN vérité, tout ceci a l'air d'un songe. Comme Monsieur Remy expédie ! votre amour me paroît bien prompt, fera-t-il aussi durable ?

DORANTE.

Autant l'un que l'autre, Mademoiselle.

MARTON.

Il s'est trop hâté de partir, j'entens Madame qui vient, & comme, grace aux arrangemens de Monsieur Remy, vos intérêts sont presque les miens, ayez la bonté d'aller un moment sur la terrasse, afin que je la prévienne.

DORANTE.

Volontiers, Mademoiselle.

MAR-



MARTON *en le voyant sortir.*  
 J'admire le penchant dont on se prend  
 tout d'un coup l'un pour l'autre.

SCENE VI.

ARAMINTE, MARTON.

ARAMINTE.

MARTON, quel est donc cet homme qui  
 vient de me saluer si gracieusement,  
 & qui passe sur la terrasse? Est-ce à vous à  
 qui il en veut?

MARTON.

Non, Madame, c'est à vous-même.

ARAMINTE *d'un air assez vif.*

Hé bien, qu'on le fasse venir; pourquoi  
 s'en va-t-il?

MARTON.

C'est qu'il a souhaité que je vous parlasse  
 auparavant. C'est le neveu de Monsieur  
 Remy, celui qu'il vous a proposé pour hom-  
 me d'affaire.

ARAMINTE.

Ah! c'est là lui! Il a vraiment très-bonne  
 façon.

MAR-

MARTON.

Il est généralement estimé ; je le sçais.

ARAMINTE.

Je n'ai pas de peine à le croire : il a tout l'air de le mériter. Mais, Marton, il a si bonne mine pour un Intendant, que je me fais quelque scrupule de le prendre ; n'en dira-t-on rien ?

MARTON.

Et que voulez vous qu'on dise ? Est-on obligé de n'avoir que des Intendans mal faits ?

ARAMINTE.

Tu as raison. Dis-lui qu'il revienne. Il n'étoit pas nécessaire de me préparer à le recevoir : Dès que c'est Monsieur Remy qui me le donne, ç'en est assez ; je le prends.

MARTON *comme s'en allant.*

Vous ne sçauriez mieux choisir. (*Et puis revenant.*) Etes-vous convenuë du parti que vous lui faites ? Monsieur Remy m'a chargé de vous en parler.

ARAMINTE.

Cela est inutile. Il n'y aura point de dispute là-dessus. Dès que c'est un honnête hom-

homme, il aura lieu d'être content. Appelez-le.

MARTON *hésitant à partir.*

On lui laissera ce petit appartement qui donne sur le Jardin, n'est-ce pas ?

A R A M I N T E.

Oui; comme il voudra: qu'il vienne.

*(Marton va dans la coulisse.)*

S C E N E VII.

DORANTE, ARAMINTE,  
MARTON.

MARTON.

Monsieur Dorante, Madame vous attend.

A R A M I N T E.

Venez, Monsieur; je suis obligée à Monsieur Remy d'avoir songé à moi. Puisqu'il me donne son neveu, je ne doute pas que ce ne soit un présent qu'il me fasse. Un de mes amis me parla avant-hier d'un Intendant qu'il doit m'envoyer aujourd'hui; mais je m'en tiens à vous.

B

DO-

D O R A N T E.

J'espere, Madame, que mon zèle justifiera la préférence dont vous m'honorez. & que je vous supplie de me conserver. Rien ne m'affligeroit tant à présent que de la perdre.

M A R T O N.

Madame n'a pas deux paroles.

A R A M I N T E.

Non, Monsieur ; c'est une affaire terminée ; je renverrai tout. Vous êtes au fait des affaires apparemment ; vous y avez travaillé ?

D O R A N T E.

Oui, Madame, mon pere étoit Avocat, & je pourrois l'être moi-même.

A R A M I N T E.

C'est-à-dire, que vous êtes un homme de très-bonne famille, & même au-dessus du parti que vous prenez.

D O R A N T E.

Je ne sens rien qui m'humilie dans le parti je prends, Madame ; l'honneur de servir une Dame comme vous, n'est au-dessous de qui que ce soit, & je n'envierai la condition de personne.

ARA-

## A R A M I N T E.

Mes façons ne vous feront point changer de sentiment. Vous trouverez ici tous les égards que vous méritez ; & si dans les suites il y avoit occasion de vous rendre service, je ne la manquerai point.

## M A R T O N.

Voilà Madame : je la reconnois.

## A R A M I N T E.

Il est vrai que je suis toujours fâchée de voir d'honnêtes gens sans fortune, tandis qu'une infinité de gens de rien, & sans mérite, en ont une éclatante ; c'est une chose qui me blesse, surtout dans les personnes de son âge ; car vous n'avez que trente ans, tout au plus ?

## D O R A N T E.

Pas tout-à-fait encore, Madame.

## A R A M I N T E.

Ce qu'il y a de consolant pour vous, c'est que vous avez le temps de devenir heureux.

## D O R A N T E.

Je commence à l'être d'aujourd'hui, Madame.

B 2

ARA-

A R A M I N T E.

On vous montrera l'appartement que je vous destine ; s'il ne vous convient pas, il y en a d'autres, & vous choisirez. Il faut aussi quelqu'un qui vous serve, & c'est à quoi je vais pourvoir. Qui lui donnerons-nous, Marton ?

M A R T O N.

Il n'y a qu'à prendre Trivelin, Madame. Je le vois à l'entrée de la salle, & je vais l'appeller. Trivelin ! parlez à Madame.



SCENE VIII.

ARAMINTE, DORANTE, MARTON,  
TRIVELIN.

TRIVELIN.

ME voilà, Madame.

A R A M I N T E.

Trivelin, vous êtes à présent à Monsieur ; vous le servirez ; je vous donne à lui.

TRI-

TRIVELIN.

Comment, Madame, vous me donnez à lui? Est-ce que je ne serai plus à moi? Ma personne ne m'appartiendra donc plus?

MARTON.

Quel benêt!

ARAMINTE.

J'entends qu'au lieu de me servir, ce sera lui que tu serviras.

TRIVELIN *comme pleurant.*

Je ne sçais pas pourquoi Madame me donne mon congé: je n'ai pas mérité ce traitement; je l'ai toujours servie à faire plaisir.

ARAMINTE.

Je ne te donne point ton congé, je te payerai pour être à Monsieur.

TRIVELIN.

Je représente à Madame que cela ne feroit pas juste: je ne donnerai pas ma peine d'un côté, pendant que l'argent me viendra d'un autre. Il faut que vous ayez mon service, puisque j'aurai vos gages, autrement je friponnerois Madame.

ARAMINTE.

Je désespere de lui faire entendre raison.

B 3

MAR-

MARTON.

Tu es bien sot ! Quand je t'envoie quelque part, ou que je te dis : fais telle ou telle chose, n'obéis-tu pas ?

TRIVELIN.

Toujours.

MARTON.

Et bien, ce sera Monsieur qui te le dira comme moi, & ce sera à la place de Madame & par son ordre.

TRIVELIN.

Ah ! c'est une autre affaire. C'est Madame qui donnera ordre à Monsieur de souffrir mon service, que je lui prêterai par le commandement de Madame.

MARTON.

Voilà ce que c'est.

TRIVELIN.

Vous voyez bien que cela méritoit explication.

UN DOMESTIQUE *vient.*

Voici votre Marchande qui vous apporte des Eroffes, Madame.

ARAMINTE.

Je vais les voir, & je reviendrai. Monsieur, j'ai à vous parler d'une affaire ; ne vous éloignez pas.



## SCENE IX.

DORANTE, MARTON,  
TRIVELIN.

TRIVELIN.

OH ça, Monsieur, nous sommes donc l'un à l'autre, & vous avez le pas sur moi. Je serai le valet qui sert, & vous le valet qui serez servi par ordre.

MARTON.

Ce faquin avec ses comparaisons! Va-t-en.

TRIVELIN.

Un moment, avec votre permission. Monsieur, ne payerez vous rien? Vous a-t-on donné ordre d'être servi gratis?

(Dorante rit.)

MARTON.

Allons, laissez-nous. Madame te payera; n'est-ce pas assez?

TRIVELIN.

Pardi, Monsieur, je ne vous coûterai donc guère? On ne sçauroit avoir un valet à meilleur marché.

B 4

DO.

DORANTE.

Il a raison. Tien, voilà d'avance ce que je te donne.

TRIVELIN.

Ah! voilà un action de maître. A votre aise le reste.

DORANTE.

Va boire à ma santé.

TRIVELIN *s'en allant.*

Oh, s'il ne faut que boire, afin qu'elle soit bonne; tant que je vivrai, je vous la promets excellente. (*à part.*) Le gracieux camarade qui m'est venu-là par hazard!



## SCENE X.

DORANTE, MARTON, Madame  
ARGANTE, qui arrive un instant  
après.

MARTON.

VOUS avez lieu d'être satisfait de l'accueil de Madame; elle paroît faire cas de vous, & tant mieux, nous n'y perdons point. Mais voici Madame Argante; je  
vous

vous avertis que c'est sa mere, & je devine  
à peu-près ce qui l'amène.

Madame ARGANTE *femme brusquée  
& vaine.*

Hé bien, Marton, ma fille a un nouvel  
Intendant que son Procureur lui a donné ;  
m'a-t-elle dit, j'en suis fâchée, cela n'est  
point obligeant pour Monsieur le Comte,  
qui lui en avoit retenu un : du moins de-  
voit-elle attendre & les voir tous deux.  
D'où vient préférer celui-ci ? Quelle  
espece d'homme est-ce ?

MARTON,

C'est Monsieur, Madame.

Madame ARGANTE.

Eh ! c'est Monsieur ! je ne m'en ferois  
pas doutée ; il est bien jeune.

MARTON.

A trente ans on est en âge d'être Inten-  
dant de maison, Madame.

Madame ARGANTE.

C'est selon. Etes-vous arrêté, Monsieur ?

DORANTE.

Oui, Madame.

Madame ARGANTE.

Et de chez qui sortez-vous ?

B 5 DO.

D O R A N T E.

De chez moi, Madame : je n'ai encore été chez personne.

Madame ARGANTE.

De chez-vous ? Vous allez donc faire ici votre apprentissage ?

M A R T O N.

Point du tout. Monsieur entend les affaires ; il est fils d'un pere extrêmement habile.

Madame ARGANTE *à Marton à part.*

Je n'ai pas grande opinion de cet homme-là. Est-ce là la figure d'un Intendant ? Il n'en a non plus l'air. . . .

M A R T O N *à part aussi.*

L'air n'y fait rien : je vous répons de lui ; c'est l'homme qu'il nous faut.

Madame ARGANTE.

Pourvû que Monsieur ne s'ecarte pas des intentions que nous avons, il me sera indifferent que ce soit lui ou un autre.

D O R A N T E.

Peut on sçavoir ces intentions, Madame ?

Madame ARGANTE.

Connoissez vous Monsieur le Comte Dorimont ? c'est un homme d'un beau nom ; ma fille & lui alloient avoir un Procès en-

semble, au sujet d'une terre considérable ; il ne s'agissoit pas moins que de sçavoir à qui elle resteroit, & on a songé à les marier, pour empêcher qu'ils ne plaident. Ma fille est Veuve d'un homme qui étoit fort considéré dans le monde, & qui l'a laissée fort riche ; mais Madame la Comtesse Dorimont auroit un rang si élevé, iroit de pair avec des personnes d'une si grande distinction, qu'il me tarde de voir ce mariage conclu : & je l'avouë, je serai charmée moi-même d'être la mere de Madame la Comtesse Dorimont, & de plus que cela peut être ; car Monsieur le Comte Dorimont est en passe d'aller à tout.

D O R A N T E.

Les paroles sont-elles données de part & d'autre ?

Madame A R G A N T E.

Pas tout-à-fait encore, mais à peu-près : ma fille n'en est pas éloignée. Elle souhaiteroit seulement, dit-elle, d'être bien instruite de l'état de l'affaire, & sçavoir si elle n'a pas meilleur droit que Monsieur le Comte, afin que si elle l'épouse, il lui en ait plus d'obligation. Mais j'ai quelquefois peur que ce ne  
soit

soit une défaite. Ma fille n'a qu'un défaut ; c'est que je ne lui trouve pas assez d'élevation : le beau nom de Dorimont & le rang de Comtesse, ne la touchent pas assez ; elle ne sent pas le désagrément qu'il y a de n'être qu'une Bourgeoise. Elle s'endort dans cet état , malgré le bien qu'elle a.

**D O R A N T E** *doucement.*

Peut-être n'en fera-t'elle pas plus heureuse si elle en sort.

Madame **A R G A N T E** *vivement.*

Il ne s'agit pas de ce que vous en pensez : gardez votre petite réflexion roturiere , & servez-nous, si vous voulez être de nos amis.

**M A R T O N.**

C'est un petit trait de morale qui ne gêne rien à notre affaire.

Madame **A R G A N T E.**

Morale subalterne qui me déplaît.

**D O R A N T E.**

De quoi est-il question, Madame ?

Madame **A R G A N T E.**

De dire à ma fille, quand vous aurez vu ses papiers , que son droit est le moins bon ; que si elle plaidoit elle perdrait.

**DO.**

## D O R A N T E.

Si effectivement son droit est le plus foible, je ne manquerai pas de l'en avertir, Madame.

Madame ARGANTE *à part à Marton.*

Hum! quel esprit borné! (*à Dorante.*)  
Vous n'y êtes point; ce n'est pas-là ce qu'on vous dit: on vous charge de lui parler ainsi, indépendamment de son droit bien ou mal fondé.

## D O R A N T E.

Mais, Madame, il n'y auroit point de probité à la tromper.

Madame A R G A N T E.

De probité! j'en manque donc, moi? quel raisonnement! c'est moi, qui suis la mere, & qui vous ordonne de la tromper à son avantage, entendez-vous? c'est moi, moi.

## D O R A N T E.

Il y aura toujours de la mauvaise foi de ma part.

Madame ARGANTE *à part à Marton.*

C'est un ignorant que cela, qu'il faut renvoyer. Adieu Monsieur l'homme d'affaire, qui n'avez fait celles de personne. (*elle sort.*)

SCE-



## S C E N E X I.

D O R A N T E , M A R T O N .

D O R A N T E .

**C**ette mere-là ne ressemble guère à sa fille.

M A R T O N .

Oui, il y a quelque difference, & je suis fâchée de n'avoir pas eu le temps de vous prévenir sur son humeur brusque. Elle est extrêmement entêtée de ce mariage, comme vous voyez. Au surplus que vous importe ce que vous direz à la fille, dès que la mere sera votre garant; vous n'aurez rien à vous reprocher, ce me semble; ce ne sera pas-là une tromperie.

D O R A N T E .

Eh! Vous m'excuserez: ce sera toujours l'engager à prendre un parti qu'elle ne prendroit peut être pas sans cela. Puisque l'on veut que j'aide à l'y déterminer, elle y résiste donc?

M A R T O N .

C'est par indolence.

D O -



D O R A N T E.

Croyez-moi, disons la vérité.

M A R T O N.

Oh ça, il y a une petite raison, à laquelle vous devez vous rendre; c'est que Monsieur le Comte me fait présent de mille écus le jour de la signature du Contrat; & cet argent-là, suivant le projet de Monsieur Remy, vous regarde aussi-bien que moi, comme vous voyez.

D O R A N T E.

Tenez, Mademoiselle Marton, vous êtes la plus aimable fille du monde; mais ce n'est que faute de réflexion que ces mille écus vous tentent.

M A R T O N.

Au contraire, c'est par réflexion qu'ils me tentent. Plus j'y rêve, & plus je les trouve bons.

D O R A N T E.

Mais vous aimez votre Maîtresse: & si elle n'étoit pas heureuse avec cet homme-là, ne vous reprocheriez-vous pas d'y avoir contribué pour une misérable somme?

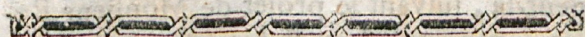
M A R T O N.

Ma foi, vous avez beau dire. D'ailleurs,  
le

le Comte est un honnête homme , & je n'y entends point de finesse. Voilà Madame, qui revient ; elle a à vous parler. Je me retire ; méditez sur cette somme , vous la goûterez aussi bien que moi.

D O R A N T E.

Je ne suis plus si fâché de la tromper.



S C E N E XII.

ARAMINTE, DORANTE.

ARAMINTE.

**V**ous avez donc vû, ma mere?

D O R A N T E.

Oui, Madame, il n'y a qu'un moment.

ARAMINTE.

Elle me l'a dit, & voudroit bien que j'en eusse pris un autre que vous.

D O R A N T E.

Il me l'a paru.

ARAMINTE.

Oui : mais ne vous embarrassez point, vous me convenez.

D O R A N T E.

Je n'ai point d'autre ambition.

ARA-

ARAMINTE.

Parlons de ce que j'ai à vous dire ; mais que ceci soit secret entre nous , je vous prie.

DORANTE.

Je me trahirois plutôt moi-même.

ARAMINTE.

Je n'hésite point non plus à vous donner ma confiance. Voici ce que c'est : On veut me marier avec Monsieur le Comte Dorimont, pour éviter un grand Procès que nous aurions ensemble , au sujet d'une Terre que je possède.

DORANTE.

Je le fai, Madame ; & j'ai eu le malheur d'avoir déplû tout-à-l'heure, là-dessus, à Madame Argante.

ARAMINTE.

Eh ! D'où vient ?

DORANTE.

C'est que , si , dans votre Procès , vous avez le bon droit de votre côté, on souhaite que je vous dise le contraire, afin de vous engager plus vite à ce mariage ; & j'ai prié qu'on m'en dispensât.

C

ARA-

A R A M I N T E.

Que ma mère est frivole ! Votre fidélité ne me surprend point ; j'y comptois. Faites toujours de même , & ne vous choquez point de ce que ma mère vous a dit , je la désaprouve : a-t'elle tenu quelque discours désagréable ?

D O R A N T E.

Il n'importe, Madame ; mon zèle & mon attachement en augmentent : Voilà tout.

A R A M I N T E.

Et voilà pourquoi aussi je ne veux pas qu'on vous chagrine , & que j'y mettrai bon ordre. Qu'est-ce que cela signifie ? Je me fâcherai , si cela continue. Comment donc ? Vous ne seriez pas en repos. On aura de mauvais procédés avec vous , parce que vous en avez d'estimables ; cela seroit plaisant !

D O R A N T E.

Madame, par toute la reconnoissance que je vous dois , n'y prenez point garde : Je suis confus de vos bontés , & se suis trop heureux d'avoir été querellé.

A R A M I N T E.

Je loue vos sentimens. Revenons à ce  
Pro-

Procès dont il est question: Si je n'épouse  
point Monsieur le Comte. . . .



S C E N E XIII.

DORANTE, ARAMINTE,  
DUBOIS.

DUBOIS.

**M**Adame la Marquise se porte mieux,  
Madame. (*Il feint de voir Dorante  
avec surprise.*) & vous est fort obligée. . . .  
fort obligée de votre attention. (*Dorante  
feint de détourner la tête, pour se cacher  
de Dubois.*)

ARAMINTE

Voilà qui est bien.

**DUBOIS** regardant toujours Dorante.  
Madame, on m'a chargé aussi de vous  
dire un mot qui presse.

ARAMINTE

De quoi s'agit-il?

DUBOIS.

Il m'est recommandé de ne vous parler  
qu'en particulier.

C 2

ARA.

A R A M I N T E à Dorante.

Je n'ai point achevé ce que voulois vous dire ; laissez-moi, je vous prie, un moment, & revenez.



S C E N E XIV.

A R A M I N T E, D U B O I S.

A R A M I N T E.

Q U' est-ce que c'est donc que cet air étonné, que tu as marqué, ce me semble, en voiant Dorante? D'où vient cette attention à le regarder?

D U B O I S.

Ce n'est rien, si non que je ne saurois plus avoir l'honneur de servir Madame, & qu'il faut que je lui demande mon congé.

A R A M I N T E *surprise.*

Quoi! Seulement pour avoir vû Dorante ici?

D U B O I S.

Savez-vous à qui vous avez affaire?

A R A M I N T E.

Au neveu de Monsieur Remy, mon Procureur.

D U.

D U B O I S.

Eh! Par quel tour d'adresse est-il connu de Madame? Comment a-t-il fait pour arriver jusqu'ici?

A R A M I N T E.

C'est Monsieur Remy qui me l'a envoyé pour intendant.

D U B O I S.

Lui, votre Intendant! Et c'est Monsieur Remy qui vous l'envoie! Hélas! Le bonhomme, il ne fait pas qui il vous donne; c'est un démon que ce garçon - là.

A R A M I N T E

Mais, que signifient tes exclamations? Explique toi: Est-ce que tu le connois?

D U B O I S.

Si je le connois, Madame! Si je le connois! Ah! vraiment oui; & il me connoît bien aussi. N'avez-vous pas vû comme il se détournoit de peur que je ne le vîsse.

A R A M I N T E.

Il est vrai; & tu me surpréns à mon tour. Seroit-il capable de quelque mauvaise action, que tu saches? Est-ce que ce n'est pas un honnête homme?

C 3

DU.

D U B O I S.

Lui? Il n'y a point de plus brave homme dans toute la terre; il a, peut-être, plus d'honneur à lui tout seul, que cinquante honnêtes gens ensemble. Oh! C'est une probité merveilleuse; il n'a, peut-être, pas son pareil.

A R A M I N T E.

Eh! De quoi peut-il donc être question? D'où vient que tu m'allarmes? En vérité, j'en suis toute émuë.

D U B O I S.

Son défaut, c'est là. (*Il se touche le front.*) C'est à la tête que le mal le tient.

A R A M I N T E.

A la tête?

D U B O I S.

Oui, il est timbré; mais timbré comme cent.

A R A M I N T E.

Dorante! Il m'a paru de très-bon sens. Quelle preuve as-tu de sa folie?

D U B O I S.

Quelle preuve! Il y a six mois qu'il est tombé fou; il y a six mois qu'il extravague d'amour, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il  
en



en est comme un perdu ; je dois bien le savoir , car j'étois à lui , je le servois ; & c'est ce qui m'a obligé de le quitter , & c'est ce qui me force de m'en aller encore ; ôtez cela , c'est un homme incomparable.

A R A M I N T E *un peu boudant.*

Oh ! bien , il fera ce qu'il voudra , mais je ne le garderai pas : On a bien affaire d'un esprit renversé ; & , peut-être encore , je gage , pour quelque objet qui n'en vaut pas la peine , car les hommes ont des fantaisies....

D U B O I S.

Ah ! Vous m'excuserez ; pour ce qui est de l'objet , il n'y a rien à dire. Malpeste ! Sa folie est de bon goût.

A R A M I N T E.

N'importe , je veux le congédier. Est-ce que tu la connois , cette personne ?

D U B O I S.

J'ai l'honneur de la voir tous les jours : C'est vous , Madame.

A R A M I N T E.

Moi , dis-tu !

D U B O I S.

Il vous adore ; il y a six mois qu'il n'en vit point , qu'il donneroit sa vie pour avoir le plaisir

plaisir de vous contempler un instant. Vous avez dû voir qu'il a l'air enchanté quand il vous parle.

A R A M I N T E.

Il y a bien, en effet, quelque petite chose qui m'a parue extraordinaire. Eh! Juste Ciel! Le pauvre garçon, de quoi s'avise-t'il?

D U B O I S.

Vous ne croiriez pas jusqu'où va sa dé-  
mence; elle le rûine, elle lui coupe la gor-  
ge. Il est bien fait, d'une figure passable, bien  
élevé, & de bonne famille; mais il n'est  
pas riche, & vous saurez qu'il n'a tenu qu'à  
lui d'épouser des femmes qui l'étoient, & de  
fort aimables, ma foi, qui offroient de lui  
faire sa fortune, & qui auroient mérité qu'on  
la leur fist à elles-mêmes: Il y en a une qui  
n'en sauroit revenir, & qui le poursuit en-  
core tous les jours; je le fai, car je l'ai ren-  
contrée.

A R A M I N T E *avec négligence.*

Actuellement?

D U B O I S.

Oui, Madame, actuellement, une grande  
brune, très piquante, & qu'il fuit. Il n'y a  
pas moyen, Monsieur refuse tout. Je les trom-  
pe-

perois, me disoit-il; je ne puis les aimer, mon cœur est parti; ce qu'il disoit quelquefois la larme à l'œil; car il sent bien son tort.

A R A M I N T E.

Cela est fâcheux: Mais, où m'a-t'il vûë, avant que de venir chez moi, Dubois?

D U B O I S.

Hélas! Madame, ce fut un jour que vous sortites de l'Opéra, qu'il perdit la raison; c'étoit un Vendredy, je m'en ressouvrens; oui, un Vendredy, il vous vit descendre l'escalier, à ce qu'il me raconta, & vous suivit jusqu'à votre carosse; il avoit demandé votre nom, & je le trouvai qui étoit comme éxtasié; il ne remuoit plus.

A R A M I N T E.

Quelle aventure!

D U B O I S.

J'eus beau lui crier: Monsieur! Point de nouvelles, il n'y avoit plus personne au logis. A la fin, pourtant, il revint à lui avec un air égaré: Je le jetai dans une voiture, & nous retournames à la maison. J'espérois que cela se passeroit, car je l'aimois. C'est le meilleur maître! Point du tout, il n'y avoit plus de ressource: Ce bon sens,

C 5

cet

cet esprit jovial, cette humeur charmante ; vous aviez tout expédié : Et dès le lendemain nous ne fîmes plus tous deux ; lui, que rêver à vous, que vous aimer ; moi, d'épier depuis le matin jusqu'au soir où vous alliez.

A R A M I N T E.

Tu m'étonnes à un point !

D U B O I S.

Je me fis même ami d'un de vos gens qui n'y est plus ; un garçon fort exact, & qui m'instruisoit, & à qui je payois bouteille. C'est à la Comédie qu'on va, me disoit-il ; & je courois faire mon rapport, sur lequel, dès quatre heures, mon homme étoit à la porte. C'est chez Madame celle-ci, c'est chez Madame celle-là ; & sur cet avis, nous allions toute la soirée habiter la rue, ne vous déplaise, pour voir Madame entrer & sortir ; ici, dans un Fiacre, & moi derriere ; tous deux morfondus & gelés ; car c'étoit dans l'Hyver ; lui, ne s'en souciant gueres ; moi, jurant par ci, par là, pour me soulager.

A R A M I N T E.

Est-il possible ?

D U-

## DUBOIS.

Oui, Madame. A la fin, ce train de vie m'ennuïa; ma santé s'altéroit, la sienne aussi. Je lui fis accroire que vous étiez à la Campagne, il le crut, & j'eûs quelque repos: mais n'alla-t-il pas deux jours après vous rencontrer aux Thuilleries, où il avoit été s'attrister de votre absence. Au retour, il étoit furieux, il voulut me battre, tout bon qu'il est; moi, je ne le voulus point, & je le quittai. Mon bonheur ensuite m'a mis chez Madame, où, à force de se démener, je le trouve parvenu à votre Intendance; ce qu'il ne troqueroit pas contre la place d'un Roy.

## ARAMITE.

Y a-t-il rien de si particulier! Je suis si lasse d'avoir des gens qui me trompent, que je me réjouissois de l'avoir, par ce qu'il a de la probité; ce n'est pas que je sois fâchée, car je suis bien au-dessus de cela.

## DUBOIS.

Il y aura de la bonté à le renvoyer. Plus il voit Madame, plus il s'achève.

## ARAMINTE.

Vraiment, je le renverrai bien; mais ce n'est

n'est pas là ce qui le guérira : D'ailleurs, je ne fai que dire à Monsieur Remy, qui me l'a recommandé ; & ceci m'embarrasse. Je ne vois pas trop comment m'en défaire honnêtement.

D U B O I S.

Oui ; mais vous en ferez un incurable, Madame.

A R A M I N T E *vivement.*

Oh ! Tant pis pour lui. Je suis dans des circonstances où je ne saurois me passer d'un Intendant ; & puis, il n'y a pas tant de risque que tu le crois : au contraire, s'il y avoit quelque chose qui pût ramener cet homme, c'est l'habitude de me voir plus qu'il n'a fait ; ce seroit même un service à lui rendre.

D U B O I S.

Oui, c'est un remède bien innocent. Premièrement, il ne vous dira mot ; jamais vous n'entendrez parler de son amour.

A R A M I N T E.

En es tu bien sûr ?

D U B O I S.

Oh ! Il ne faut pas en avoir peur ; il mourroit plutôt. Il a un respect, une  
ado-

adoration, une humilité pour vous, qui n'est pas concevable. Est-ce que vous croïez qu'il songe à être aimé? Nullement. Il dit que dans l'Univers il n'y a personne qui le mérite; il ne veut que vous voir, vous considérer, regarder vos yeux, vos grâces, votre belle taille; & puis c'est tout; il me l'a dit mille fois.

ARAMINTE *haussant les épaules.*

Voilà qui est bien digne de compassion! Allons, je patienterai quelque jours, en attendant que j'en aie un autre; au surplus, ne crains rien; je suis contente de toi; je récompenserai ton zèle, & je ne veux pas que tu me quittes; entends-tu, Dubois?

D U B O I S.

Madame, je vous suis dévoué pour la vie.

A R A M I N T E.

J'aurai soin de toi: Sur-tout, qu'il ne sache pas que je suis instruite; garde un profond secret, & que tout le monde, jusqu'à Marton, ignore ce que tu m'as dit; ce sont de ces choses qui ne doivent jamais percer.

D U B O I S.

Je n'en ai jamais parlé qu'à Madame.

ARA-

A R A M I N T E.

Le voici qui revient ; va-t'en.



S C E N E X V.

D O R A N T E , A R A M I N T E.

A R A M I N T E *un moment seule.*

**L**A vérité est que voici une Confidence dont je me ferois bien pafsée moi-même.

D O R A N T E.

Madame , je me rends à vos ordres.

A R A M I N T E.

Oui Monsieur ; de quoi vous parlois-je ? Je l'ai oublié.

D O R A N T E.

D'un Procès avec Monsieur le Comte Dorimont.

A R A M I N T E.

Je me remets : Je vous disois qu'on veut nous marier.

D O R A N T E.

Oui, Madame ; & vous alliez, je croi, ajouter que vous n'étiez pas portée à ce mariage.

ARA-



## A R A M I N T E.

Il est vrai. J'avois envie de vous charger d'examiner l'affaire, afin de favoir si je ne risquerois rien à plaider, mais je croi devoir vous dispenser de ce travail; je ne suis pas sûre de pouvoir vous garder.

## D O R A N T E.

Ah! Madame, vous avez eu la bonté de me rassurer là-dessus.

## A R A M I N T E.

Oui; mais je ne faisois pas réflexion que j'ai promis à Monsieur le Comte de prendre un Intendant de sa main; vous voyez bien qu'il ne seroit pas honnête de lui manquer de parole; & du moins, faut-il que je parle à celui qu'il m'aménera.

## D O R A N T E.

Je ne suis pas heureux; rien ne me réussit, & j'aurai la douleur d'être renvoyé.

A R A M I N T E *par foiblesse.*

Je ne dis pas cela: Il n'y a rien de résolu là-dessus.

## D O R A N T E.

Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, Madame.

ARA-

A R A M I N T E.

Eh! Mais, oui; je tâcherai que vous restiez; je tâcherai.

D O R A N T E,

Vous m'ordonnez donc de vous rendre compte de l'affaire en question?

A R A M I N T E.

Attendons: Si j'allois épouser le Comte, vous auriez pris une peine inutile.

D O R A N T E.

Je croyois avoir entendu dire à Madame, qu'elle n'avoit point de penchant pour lui.

A R A M I N T E.

Pas encore.

D O R A N T E.

Et d'ailleurs, votre situation est si tranquille & si douce.

A R A M I N T E *à part.*

Je n'ai pas le courage de l'affliger! .. Eh bien, oui-dà; examinez toujours, examinez. J'ai des papiers dans mon cabinet, je vais les chercher; vous viendrez les prendre, & je vous les donnerai. (*En s'en allant.*) je n'oserois presque le regarder!

SCE.

## SCENE XVI.

DORANTE, DUBOIS, venant  
d'un air mystereux & comme passant.

DUBOIS.

MARION vous cherche pour vous mon-  
trer l'Appartement qu'on vous desti-  
ne : Trivelin est allé boire ; j'ai dit que j'al-  
lois vous avertir. Comment vous traite-  
t'on ?

DORANTE.

Qu'elle est aimable ! Je suis enchanté ! De  
quelle façon a-t'elle reçu ce que tu lui as dit ?

DUBOIS comme en fuyant.

Elle opine tout doucement à vous garder  
par compassion : Elle espère vous guérir  
par l'habitude de la voir.

DORANTE charmé.

Sincèrement ?

DUBOIS.

Elle n'en réchappera point ; c'est autant  
de pris. Je m'en retourne.

DORANTE.

Reste, au contraire ; je crois que voici

D

Mar-

Marton. Dis-lui que Madame m'attend pour me remettre des papiers, & que j'irai la trouver dès que je les aurai.

DUBOIS.

Partez; aussi-bien ai-je un petit avis à donner à Marton. Il est bon de jeter dans tous les esprits les soupçons dont nous avons besoin.



SCENE XVII.

DUBOIS, MARTON.

MARTON.

OU est donc Dorante? Il me semble l'avoir vû avec toi.

DUBOIS *brusquement.*

Il dit que Madame l'attend pour des papiers; il reviendra ensuite. Au reste qu'est-il nécessaire qu'il voye cet Appartement? S'il n'en vouloit pas, il seroit bien délicat: je lui conseillerois. . . .

MARTON.

Ce ne sont pas là tes affaires: je suis les ordres de Madame.

DU.

DUBOIS.

Madame est bonne & sage : mais, prenez garde, ne trouvez-vous pas que ce petit galant-là fait les yeux doux ?

MARTON.

Il les fait comme il les a.

DUBOIS.

Je me trompe fort, si je n'ai pas vû la mine de ce freluquet, considerer, je ne sçai où, celle de Madame.

MARTON.

Hé bien ? Est-ce qu'on te fâche quand on la trouve belle ?

DUBOIS.

Non ; mais je me figure quelquefois qu'il n'est venu ici que pour la voir de plus près.

MARTON *riant.*

Ha ! ha ! quelle idée ! Va ! tu, n'y entends rien ; tu t'y connois mal.

DUBOIS *riant.*

Ha ! ha ! Je suis donc bien sot.

MARTON *riant en s'en allant.*

Ha ! ha ! l'original avec ses observations !

DUBOIS *seul.*

Allez, allez, prenez toujours ; j'aurai soin de vous les faire trouver meilleures. Allons faire jouer toutes nos batteries.

*Fin du premier Acte.*



A C T E II.  
S C E N E P R E M I E R E.

A R A M I N T E , D O R A N T E.

D O R A N T E.

**N**On, Madame, vous ne risquez rien; vous pouvez plaider en toute sûreté. J'ai même consulté plusieurs personnes; l'affaire est excellente; & si vous n'avez que le motif dont vous parlez pour épouser Monsieur le Comte, rien ne vous oblige à ce mariage.

A R A M I N T E.

Je l'affligerai beaucoup, & j'ai de la peine à m'y résoudre.

D O R A N T E.

Il ne seroit pas juste de vous sacrifier à la crainte de l'affliger.

A R A M I N T E.

Mais avez-vous bien examiné? Vous me disiez tantôt que mon état étoit doux & tranquille; n'aimerez-vous pas mieux que j'y restasse? N'êtes-vous pas un peu trop pré-

prévenu contre le mariage, & par confé-  
quent contre Monsieur le Comte?

D O R A N T E.

Madame, j'aime mieux vos intérêts que  
les siens, & que ceux de qui que ce soit au  
monde.

A R A M I N T E.

Je ne faurois y trouver à redire; en tout  
cas, si je l'épouse, & qu'il veuille en met-  
tre un autre ici, à votre place, vous n'y per-  
drez point; je vous promets de vous en  
trouver une meilleure.

D O R A N T E *tristement.*

Non, Madame: si j'ai le malheur de per-  
dre celle-ci, je ne serai plus à personne; &  
apparament que je la perdrai; je m'y at-  
tends.

A R A M I N T E.

Je crois pourtant que je plaiderai; nous  
verrons.

D O R A N T E.

J'avois encore une petite chose à vous  
dire, Madame. Je viens d'apprendre que  
le Concierge d'une de vos terres est mort,  
on pourroit y mettre un de vos gens, & j'ai

D 3

son-

songé à Dubois, que je remplacerai ici par un domestique dont je répons.

**A R A M I N T E.**

Non, envoyez plutôt votre homme au Château, & laissez-moi Dubois; c'est un garçon de confiance qui me sert bien, & que je veux garder. A propos, il m'a dit, ce me semble, qu'il avoit été à vous quelque tems?

**DORANTE** feignant un peu d'embarras.

Il est vrai, Madame: il est fidèle; mais peu exact. Rarement, au reste, ces gens là parlent-ils bien de ceux qu'ils ont servi. Ne me nuiroit-il point dans votre esprit?

**A R A M I N T E** négligemment.

Celui-ci dit beaucoup de bien de vous, & voilà tout. Que me veut Monsieur Remy?



**S C E N E II.**

**A R A M I N T E, DORANTE,**  
*Monsieur R E M Y.*

*Monsieur R E M Y.*

**M**Adame, je suis votre très-humble  
serviteur. Je viens vous remercier de  
la



la bonté que vous avez eüe de prendre mon  
neveu à ma recommandation.

A R A M I N T E.

Je n'ai pas hésité, comme vous l'avez vü.

Mon<sup>ieur</sup> R E M Y.

Je vous rends mille graces. Ne m'aviez-  
vous pas dit qu'on vous en offroit un autre?

A R A M I N T E.

Oui, Monsieur.

Mon<sup>ieur</sup> R E M Y.

Tant mieux; car je viens vous demander  
celui-ci pour une affaire d'importance.

D O R A N T E *d'un air de refus.*

Et d'où vient Monsieur?

Mon<sup>ieur</sup> R E M Y.

Patience.

A R A M I N T E.

Mais, Monsieur Remy, ceci est un peu  
vif; vous prenez assez mal votre tems, &  
j'ai refusé l'autre personne.

D O R A N T E.

Pour moi, je ne sortirai jamais de chez  
Madame qu'elle ne me congédie.

Mon<sup>ieur</sup> R E M Y *brusquement.*

Vous ne sçavez ce que vous dites. Il faut  
pourtant sortir; vous allez voir. Tenez,

D 4

Ma.

Madame, jugez-en vous-même; voici de quoi il est question. C'est une Dame de trente-cinq ans, qu'on dit jolie femme, estimable, & de quelque distinction; qui ne déclare pas son nom; qui dit que j'ai été son Procureur; qui a quinze mille livres de rente, pour le moins, ce qu'elle prouvera; qui a vu Monsieur chez moi; qui lui a parlé; qui sait qu'il n'a pas de bien, & qui offre de l'épouser sans délai: & la personne, qui est venue chez moi de sa part, doit revenir tantôt pour sçavoir la réponse, & vous mener tout de suite chez elle. Cela est-il net? Y a-t-il à se consulter là-dessus? Dans deux heures il faut être au logis. Ai-je tort, Madame?

A R A M I N T E *froidement.*

C'est à lui à répondre.

Monsieur R E M Y.

Eh bien! à quoi pense-t-il donc? Venez-vous?

D O R A N T E.

Non, Monsieur, je ne suis pas dans cette disposition-là.

Monsieur R E M Y.

Hum! Quoi? entendez-vous ce que je vous

vous

vous dis, qu'elle a quinze mille livres de rente, entendez-vous?

D O R A N T E.

Oui, Monsieur; mais en eût-elle vingt fois davantage, je ne l'épouserois pas; nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre: j'ai le cœur pris; j'aime ailleurs.

Monsieur R E M Y d'un ton railleur, & traçant ses mots.

J'ai le cœur pris: voilà qui est fâcheux! Ah, ah, le cœur est admirable! Je n'aurois jamais deviné la beauté des scrupules de ce cœur-là, qui veut qu'on reste Intendant de la maison d'autrui, pendant qu'on peut être de la sienne. Est-ce là votre dernier mot, Berger fidèle?

D O R A N T E.

Je ne faurois changer de sentiment, Monsieur.

Monsieur R E M Y.

Oh! le sot cœur, mon neveu! Vous êtes un imbécile, un insensé; & je tiens celle que vous aimez pour une guenon, si elle n'est pas de mon sentiment; n'est-il pas vrai, Madame, & ne le trouvez-vous pas extravagant?

D 5

ARA-

A R A M I N T E *doucement.*

Ne le querellez point. Il paroît avoir tort ; j'en conviens.

Monsieur R E M Y *vivement.*

Comment , Madame , il pourroit ! . .

A R A M I N T E.

Dans la façon de penser je l'excuse. Voyez pourtant , Dorante , tâchez de vaincre votre penchant , si vous le pouvez ; je sçai bien que cela est difficile.

D O R A N T E.

Il n'y a pas moyen, Madame, mon amour m'est plus cher que ma vie.

Monsieur R E M Y *d'un air étonné.*

Ceux qui aiment les beaux sentimens doivent être contens ; en voilà un des plus curieux qui se fasse. Vous trouvez donc cela raisonnable , Madame ?

A R A M I N T E.

Je vous laisse ; parlez-lui vous-même. (*à part*) Il me touche tant qu'il faut que je m'en aille. (*Elle sort.*)

D O R A N T E.

Il ne croit pas si bien me servir.

SCE.

## SCENE III.

DORANTE, *Monsieur* REMY,  
MARTON.

*Monsieur* REMY *regardant son neveu.*

**D**Orante, sçais-tu bien qu'il n'y a point  
de fol aux petites maisons de ta force.  
(*Marton arrive*) Venez, Mademoiselle  
Marton.

MARTON.

Je viens d'apprendre que vous étiez ici.

*Monsieur* R E M Y.

Dites-nous un peu votre sentiment: que  
pensez-vous de quelq'un qui n'a point de  
bien, & qui refuse d'épouser une honnête  
& fort jolie femme, avec quinze mille livres  
de rente bien venans?

MARTON.

Votre question est bien aisée à décider;  
ce quelq'un rêve.

*Monsieur* R E M Y *montrant Dorante.*

Voilà le rêveur; &, pour excuse, il al-  
legue son cœur que vous avez pris: mais  
comme apparament il n'a pas encore em-  
por-

porté le vôtre, & que je vous crois encore, à peu près, dans tout votre bon sens, vû le peu de tems qu'il y a que vous le connoissez, je vous prie de m'aider à le rendre plus sage. Assûrément vous êtes fort jolie, mais vous ne le disputerez point à un pareil établissement : il n'y a point de beaux yeux qui vaillent ce prix-là.

M A R T O N.

Quoi! Monsieur Remy, c'est de Dorante dont vous parlez? C'est pour se garder à moi qu'il refuse d'être riche?

Monsieur R E M Y.

Tout juste, & vous êtes trop généreuse pour le souffrir.

M A R T O N *avec un air de passion.*

Vous vous trompez, Monsieur, je l'aime trop moi-même pour l'en empêcher, & je suis enchantée: Ah! Dorante, que je vous estime! Je n'aurois pas crû que vous m'aimassiez tant!

Monsieur R E M Y.

Courage! Je ne fais que vous le montrer, & vous en êtes déjà coëffée! Pardi, le cœur d'une femme est bien étonnant! le feu y prend bien vite.

MAR-

MARTON *comme chagrine.*

Eh! Monsieur, faut-il tant de bien pour être heureux? Madame, qui a de la bonté pour moi, suppléera en partie, par sa générosité, à ce qu'il me sacrifie. Que je vous ai d'obligation, Dorante!

DORANTE.

Oh! non, Mademoiselle, aucune; vous n'avez point de gré à me sçavoir de ce que je fais; je me livre à mes sentimens, & ne regarde que moi là-dessus; vous ne me devez rien; je ne pense pas à votre reconnaissance.

MARTON.

Vous me charmez: que de délicatesse! Il n'y a encore rien de si tendre que ce que vous me dites.

Monsieur REMY.

Par ma foi, je ne m'y connois donc guere; car je le trouve bien plat. (*A Marton.*) Adieu, la belle enfant, je ne vous aurois, ma foi, pas évaluée ce qu'il vous achette. Serviteur. Idiot, garde ta tendresse, & moi ma succession. (*Il sort.*)

MARTON.

Il est en colere; mais nous l'appaiserons.

DO-

D O R A N T E.

Je l'espère. Quelqu'un vient.

M A R T O N.

C'est le Comte, celui dont je vous ai parlé, &amp; qui doit épouser Madame.

D O R A N T E.

Je vous laisse donc, il pourroit me parler de son procès; vous sçavez ce que je vous ai dit là-dessus, & il est inutile que je le voye.



S C E N E I V.

L E C O M T E, M A R T O N.

L E C O M T E.

**B**On jour, Marton.

M A R T O N.

Vous voilà donc revenu, Monsieur?

L E C O M T E.

Oui. On m'a dit qu'Araminte se promenoit dans le jardin, & je viens d'apprendre de sa mere une chose qui me chagrine: Je lui avois retenu un Intendant, qui devoit aujourd'hui entrer chez elle, & cependant elle



elle en a pris un autre qui ne plaît point à la mere, & dont nous n'avons rien à esperer.

MARTON.

Nous n'en devons rien craindre non plus, Monsieur. Allez, ne vous inquiétez point, c'est un galant homme ; & si la mere n'en est pas contente, c'est un peu de sa faute : elle a débuté tantôt par le brusquer d'une manière si outrée, l'a traité si mal, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne l'ait point gagné. Imaginez-vous qu'elle l'a querellé de ce qu'il est bien fait.

LE COMTE.

Ne seroit-ce point lui que je viens de voir sortir d'avec vous ?

MARTON.

Lui-même.

LE COMTE.

Il a bonne mine, en effet, & n'a pas trop l'air de ce qu'il est.

MARTON.

Pardonnez-moi, Monsieur ; car il est honnête homme.

LE COMTE.

N'y auroit il pas moyen de raccommoder cela ? Araminte ne me hait pas, je pense ;

se; mais elle est lente à se déterminer; & pour achever de la résoudre, il ne s'agiroit plus que de lui dire, que le sujet de notre discussion est douteux pour elle. Elle ne voudra pas soutenir l'embarras d'un procès. Parlons à cet Intendant; s'il ne faut que de l'argent pour le mettre dans nos intérêts, je ne l'épargnerai pas.

MARTON.

Oh, non; ce n'est point un homme à mener par là; c'est le garçon de France le plus désintéressé.

LE COMTE.

Tant pis; ces gens-là ne sont bons à rien.

MARTON.

Laissez-moi faire.



SCENE V.

LE COMTE, TRIVELIN,  
MARTON.

TRIVELIN.

**M**Ademoiselle, voilà un homme qui en demande un autre; sçavez-vous qui c'est.

MAR-

MARTON brusquement.

Et qui est cet autre ? A quel homme en veut il ?

TRIVELIN.

Ma foi, je n'en sçai rien ; c'est de quoi je m'informe à vous.

MARTON.

Fais-le entrer.

TRIVELIN *le faisant sortir des coulisses.*

Hé ! le Garçon ! venez ici dire votre affaire.



SCENE VI.

LE COMTE, LE GARÇON,  
MARTON, TRIVELIN.

MARTON.  
Qui chetchez-vous ?

LE GARÇON.

Mademoiselle, je cherche un certain Monsieur, à qui j'ai à rendre un portrait, avec une boîte, qu'il nous a fait faire : il nous a dit qu'on ne la remît qu'à lui-même, & qu'il viendrait la prendre ; mais comme mon

E

pere

pere est obligé de partir demain pour un petit voyage, il m'a envoyé pour la lui rendre, & on m'a dit que je scaurois de ses nouvelles ici. Je le connois de vûe; mais je ne sçai pas son nom.

MARTON.

N'est-ce pas vous, Monsieur le Comte?

LE COMTE.

Non, sûrement.

LE GARÇON.

Je n'ai point affaire à Monsieur, Mademoiselle, c'est une autre personne.

MARTON.

Et chez qui vous a-t-on dit que vous le trouveriez?

LE GARÇON.

Chez un Procureur qui s'appelle Monsieur Remy.

LE COMTE.

Ah! n'est-ce pas le Procureur de Madame? Montrez-nous la Boëte.

LE GARÇON.

Monsieur, cela m'est défendu je n'ai ordre de la donner qu'à celui à qui elle est: le Portrait de la Dame est dedans.

LE

## LE COMTE.

Le Portrait d'une Dame! Qu'est-ce que cela signifie? seroit-ce celui d'Araminte? Je vais tout à l'heure sçavoir ce qui en est.

## SCENE VII.

MARTON, LE GARÇON.

MARTON.

**V**ous avez mal fait de parler de ce portrait devant lui. Je sçai qui vous cherchez; c'est le neveu de Monsieur Remy, de chez qui vous venez.

LE GARÇON.

Je le crois aussi, Mademoiselle.

MARTON.

Un grand homme, qui s'appelle Monsieur Dorante.

LE GARÇON.

Il me semble que c'est son nom.

MARTON.

Il me l'a dit: je suis dans sa confidence. Avez-vous remarqué le Portrait?

E 2

LE

LE GARÇON.

Non ; je n'ai pas pris garde à qui il ressemble.

MARTON.

Hé bien, c'est de moi dont il s'agit : Monsieur Dorante n'est pas ici, & ne reviendra pas si-tôt. Vous n'avez qu'à me remettre la Boëte ; vous le pouvez en toute sûreté ; vous lui feriez même plaisir. Vous voyez que je suis au fait.

LE GARÇON.

C'est ce qui me paroît. La voilà, Mademoiselle. Ayez donc, je vous prie, le soin de la lui rendre, quand il sera venu.

MARTON.

Oh, je n'y manquerai pas.

LE GARÇON.

Il y a encore une bagatelle qu'il doit dessus, mais je tâcherai de repasser tantôt ; & si il n'y étoit pas, vous auriez la bonté d'achever de payer.

MARTON.

Sans difficulté. Allez. (*à part,*) Voici Dorante. (*au Garçon.*) Retirez-vous vite.

SCE.

## SCENE VIII.

MARTON, DORANTE.

MARTON *un moment seule & joyeuse.*

CE ne peut être que mon Portrait. Le  
charmant homme! Monsieur Remy  
a raison de dire qu'il y avoit quelque tems  
qu'il me connoissoit.

MODORANTE.

Mademoiselle, n'avez-vous pas vû ici  
quelqu'un qui vient d'arriver? Trivelin  
croit que c'est moi qu'il demande.

MARTON *le regardant avec tendresse.*

Que vous êtes aimable, Dorante! je se-  
rois bien injuste de ne vous pas aimer.  
Allez, soyez en repos; l'ouvrier est venu;  
je lui ai parlé; j'ai la Boëte; je la tiens.

DORANTE.

J'ignore. . . .

MARTON.

Point de mystère; je la tiens, vous dis-  
je, & je ne m'en fâche pas. Je vous la  
rendrai quand je l'aurai vûë. Retirez-  
vous, voici Madame avec sa mere & le Com-

re; c'est, peut-être, de cela qu'ils s'entretiennent. Laissez-moi les calmer là-dessus, & ne les attendez pas.

DORANTE *en s'en allant, & riant.*

Tout a réussi! elle prend le change à merveille!



## SCENE IX.

ARAMINTE, LE COMTE,  
Madame ARGANTE,  
MARTON.

ARAMINTE.

**M**arton, qu'est-ce que c'est qu'un Portrait, dont Monsieur le Comte me parle, qu'on vient d'apporter ici à quelqu'un qu'on ne nomme pas, & qu'on soupçonne être le mien? Instruisez-moi de cette histoire-là.

MARTON *d'un air rêveur.*

Ce n'est rien, Madame, je vous dirai ce que c'est: je l'ai démêlé après que Monsieur le Comte est parti; il n'a que faire de s'alarmer. Il n'y a rien-là qui vous intéresse.

LE



## LE COMTE.

Comment le sçavez-vous, Mademoiselle?  
Vous n'avez point vû le Portrait?

## MARTON.

N'importe, c'est tout comme si je l'a-  
vois vû. Je sçai qui il regarde; n'en foyez  
point en peine.

## LE COMTE.

Ce qu'il y a de certain, c'est un Portrait  
de femme, & c'est ici qu'on vient chercher  
la personne qui l'a fait faire, à qui on doit le  
rendre, & ce n'est pas moi.

## MARTON.

D'accord. Mais quand je vous dis que  
Madame n'y est pour rien, ni vous non  
plus.

## ARAMINTE.

Eh bien, si vous êtes instruite, dites-nous  
donc dequoi il est question; car je veux le  
sçavoir. On a des idées qui ne me plai-  
sent point. Parlez.

## Madame ARGANTE.

Oùi, ceci a un air de mystere qui est dé-  
sagréable. Il ne faut pourtant pas vous  
fâcher, ma fille: Monsieur le Comte vous

aime, & un peu de jalousie, même injuste, ne mérité pas à un amant.

LE COMTE.

Je ne suis jaloux que de l'inconnu qui ose se donner le plaisir d'avoir le Portrait de Madame.

ARAMINTE *vivement.*

Comme il vous plaira, Monsieur, mais j'ai entendu ce que vous vouliez dire, & je crains un peu ce caractère d'esprit là. Eh bien, Marton?

MARTON.

Eh bien, Madame, voilà bien du bruit! C'est mon Portrait.

LE COMTE.

Votre portrait?

MARTON.

Oùi, le mien. Eh pourquoi non, s'il vous plaît? Il ne faut pas tant se récrier.

Madame ARGANTE.

Je suis assez comme Monsieur le Comte; la chose me paroît singulière.

MARTON.

Ma foi, Madame, sans vanité, on en peint tous les jours, & de plus hupées, qui ne me valent pas.

ARA.

**A R A M I N T E.**  
Et qui est-ce qui a fait cette dépense-là  
pour vous?

**M A R T O N.**  
Un très-aimable homme qui m'aime, qui  
a de la délicatesse & des sentimens, & qui  
me recherche; & puisqu'il faut vous le  
nommer, c'est Dorante.

**A R A M I N T E.**  
Mon Intendant?

**M A R T O N.**  
Lui-même.

**M A D A M E A R G A N T E.**  
Le fat! avec ses sentimens.

**A R A M I N T E brusquement.**

Eh! vous nous trompez: depuis qu'il  
est ici, a-t-il eue le tems de vous faire peindre?

**M A R T O N.**

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il me  
connoît.

**A R A M I N T E vivement.**

Donnez donc.

**M A R T O N.**

Je n'ai pas encore ouvert la Boëte, mais  
c'est moi que vous y allez voir.

(Araminte l'ouvre, tous regardent.)

LE COMTE.

Eh ! j'en doutois bien, c'est Madame.

MARTON.

Madame ! . . . il est vrai, & me voilà bien loin de mon compte ! (*à part.*) Dubois avoit raison tantôt.

ARAMINTE *à part.*

Et moi je vois clair. (*à Marton.*) Par quel hazard avez-vous crû que c'étoit vous ?

MARTON.

Ma foi, Madame, toute autre que moi s'y feroit trompée. Monsieur Remy me dit que son neveu m'aime, qu'il veut nous marier ensemble ; Dorante est présent, & ne dit point non ; il refuse devant moi un très-riche parti ; l'oncle s'en prend à moi, me dit que j'en suis cause. Ensuite vient un homme qui apporte ce Portrait, qui vient chercher icelui à qui il appartient ; je l'interroge ; à tout ce qu'il répond, je reconnois Dorante. C'est un portrait de femme, Dorante m'aime jusqu'à refuser sa fortune pour moi, je conclus donc que c'est moi qu'il a fait peindre. Ai-je eu tort ? J'ai pourtant mal conclu. J'y renonce ; tant d'honneur ne m'appartient point. Je  
crois

crois voir toute l'étenduë de ma méprise,  
& je me tais.

A R A M I N T E.

Ah ! ce n'est pas-là une chose bien difficile à deviner. Vous faites le fâché, l'étonné, Monsieur le Comte, il y a eu quelque mal-entendu dans les mesures que vous avez prises ; mais vous ne m'abusez point ; c'est à vous qu'on apportoit le Portrait. Un homme, dont on ne sçait pas le nom, qu'on vient chercher ici, c'est vous, Monsieur, c'est vous.

M A R T O N *d'un air sérieux.*

Je ne crois pas.

Madame A R G A N T E.

Oùï, oùï, c'est Monsieur ; à quoi bon vous en défendre ? Dans les termes où vous en êtes avec ma fille, ce n'est pas-là un si grand crime ; allons, convenez-en.

L E C O M T E *froidement.*

Non, Madame, ce n'est point moi, sur mon honneur, je ne connois pas ce Monsieur Remy ; comment auroit-on dit chez lui qu'on auroit de mes nouvelles ici ? Cela ne se peut pas.

Ma.

Madame ARGANTE *d'un air pensif.*  
 Je ne faisois pas d'attention à cette cir-  
 constance.

ARAMINTE.

Bon! qu'est-ce que c'est qu'une circon-  
 stance de plus ou de moins? je n'en rabas  
 rien. Quoi qu'il en soit je le garde, per-  
 sonne ne l'aura. Mais quel bruit enten-  
 dons-nous? Voyez ce que c'est, Marton.

SCENE X.

ARAMINTE, LE COMTE,  
 Me. ARGANTE, MARTON,  
 DUBOIS, TRIVELIN.

TRIVELIN *en entrant.*

TU es un plaisant magot!

MARTON.

A qui en avez-vous donc, vous autres?

DUBOIS.

Si je disois un mot, ton maître sortiroit  
 bien vite.

TRI-

TRIVELIN.

Toi? Nous nous foucions de toi & de toute ta race de canaille, comme de cela.

DUBOIS.

Comme je te bâtonnerois sans le respect de Madame.

TRIVELIN.

Arrive, arrive: la voilà, Madame.

ARAMINTE.

Quel sujet avez-vous donc de quereller? De quoi s'agit-il?

Madame ARGANTE.

Approchez, Dubois. Apprenez-nous ce que c'est que ce mot que vous diriez contre Dorante; il seroit bon de sçavoir ce que c'est.

TRIVELIN.

Prononce donc ce mot.

ARAMINTE.

Tais-toi; laisse-le parler.

DUBOIS.

Il y a une heure qu'il me dit mille invectives, Madame.

TRIVELIN.

Je soutiens les interêts de mon Maître, je tire des gages pour cela, & je ne souffrirai point

point qu'un ostrogot menace mon Maître d'un mot ; j'en demande justice à Madame.

MADAME A R G A N T E.

Mais, encore une fois, sçachons ce que veut dire Dubois, par ce mot ; c'est le plus pressé.

T R I V E L I N.

Je lui défie d'en dire seulement une lettre.

D U B O I S.

C'est par pure colere que j'ai fait cette menace, Madame, & voici la cause de la dispute. Et arrangeant l'Appartement de Monsieur Dorante, j'y ai vû par hazard, un Tableau où Madame est peinte, & j'ai crû qu'il falloit l'ôter, qu'il n'avoit que faire-là, qu'il n'étoit point décent qu'il y restât ; de sorte que j'ai été pour le détacher, ce butord est venu pour m'en empêcher, & peu s'en est falu que nous ne nous soyons battus.

T R I V E L I N.

Sans doute, de quoi t'avises-tu d'ôter ce Tableau qui est tout-à-fait gracieux, que mon Maître considéroit, il n'y avoit qu'un moment, avec toute la satisfaction

pos.



possible? Car je l'avois vû qu'il l'avoit contemplé de tout son cœur, & il prend fantaisie à ce brutal de le priver d'une peinture qui réjouit cet honnête homme. Voyez la malice! ôte-lui quelque autre meuble, -s'il y en a trop, mais laisse-lui cette pièce, animal.

## D U B O I S.

Et moi je te dis, qu'on ne la laisserai point; que je la détacherai moi-même, que tu en auras le démenti, & que Madame le voudra ainsi.

## A R A M I N T E.

Eh! que m'importe? Il étoit bien nécessaire de faire ce bruit-là pour un vieux Tableau qu'on a mis là par hazard, & qui y est resté. Laissez-nous. Cela vaut-il la peine qu'on en parle?

Madame ARGANTE *d'un ton aigre.*

Vous m'excuserez, ma fille; ce n'est point-là sa place, & il n'y a qu'à l'ôter; votre Intendant se passera bien de ses contemplations.

ARAMIMTE *souriant d'un air railleur.*

Oh, vous avez raison: je ne pense pas qu'il les regrette. (*d Trivelin, & d Dubois.*)  
Retirez-vous tous deux.



## S C E N E X I.

ARAMINTE, LE COMTE, Me.  
ARGANTE, MARTON.

LE COMTE *d'un ton railleur.*

C E qui est de sûr, c'est que cet homme  
d'affaire là est de bon goût.

ARAMINTE *ironiquement.*

Oui, la réflexion est juste. Effectivement, il est fort extraordinaire qu'il ait jetté les yeux sur ce Tableau.

Madame A R G A N T E.

Cet homme - là ne m'a jamais plû un instant, ma fille; vous le sçavez, j'ai le coup d'œil assez bon, & je ne l'aime point. Croyez-moi, vous avez entendu la menace que Dubois a faite en parlant de lui, j'y reviens encore, il faut qu'il ait quelque chose à en dire. Interrogez-le; sachons ce que c'est, je suis persuadée que ce petit Monsieur-là ne vous convient point: nous le voyons tous, il n'y a que vous qui n'y prenez pas garde.

MAR.

MARTON *négligemment.*

Pour moi je n'en suis pas contente.

ARAMINTE *riant ironiquement.*

Qu'est-ce donc que vous voyez, & que je ne vois point? Je manque de pénétration: j'avouë que je m'y perds! Je ne vois pas le sujet de me défaire d'un homme qui m'est donné de bonne main, qui est un homme de quelque chose, qui me sert bien, & que trop bien, peut-être; voilà ce qui n'échape pas à ma pénétration, par exemple.

Madame ARGANTE.

Que vous êtes aveugle!

ARAMINTE *d'un air souriant.*

Pas tant; chacun a ses lumieres. Je consens, au reste d'écouter Dubois, le conseil est bon, & je l'approuve. Allez, Marton, allez lui dire que je veux lui parler. S'il me donne des motifs raisonnables de renvoyer cet Intendant, assez hardi pour regarder un Tableau, il ne restera pas longtemps chez moi; sans quoi, on aura la bonté de trouver bon que je le garde, en attendant qu'il me déplaîse, à moi.

F

Ma-

Madame ARGANTE *vivement.*

Hé bien, il vous déplaira, je ne vous en dis pas davantage, en attendant de plus fortes preuves.

L E C O M T E.

Quant à moi, Madame, j'avouë que j'ai crainc qu'il ne me fervît mal auprès de vous, qu'il ne vous inspirât l'envie de plaider & j'ai souhaité, par pure tendresse, qu'il vous en détournât. Il aura poutant beau faire, je déclare que je renonce à tous Procès avec vous, que je ne veux, pour arbitre de notre discussion, que vous & vos gens d'affaires, & que j'aime mieux perdre tout que de rien disputer.

Madame ARGANTE *d'un ton décisif.*

Mais où seroit la dispute? Le mariage termineroit tout, & le vôtre est comme arrêté.

L E C O M T E.

Je garde le silence sur Dorante: je reviendrai, simplement, voir ce que vous pensez de lui; & si vous le congédiez, comme je le présume, il ne tiendra qu'à vous de prendre celui que je vous offrois, & que je retiendrai encore quelque tems.

Ma-

Madame A R G A N T E.

Je ferai comme Monsieur, je ne vous parlerai plus de rien non plus ; vous m'accuseriez de vision ; & votre entêtement finira sans notre secours. Je compte beaucoup sur Dubois que voici, & avec lequel nous vous laissons.



S C E N E XII.

D U B O I S, A R A M I N T E.

D U B O I S.

O N m'a dit que vous vouliez me parler ;  
Madame.

A R A M I N T E.

Viens ici. Tu es bien imprudent, Dubois, bien indiscret ! Moi qui ai si bonne opinion de toi, tu n'as guère d'attention pour ce que je te dis. Je t'avois recommandé de te taire sur le chapitre de Dorante ; tu en sçais les conséquences ridicules, & tu me l'avois promis. Pourquoi donc avoir prise, sur ce misérable Tableau, avec un sot qui fait un vacarme épouven-

E 2

table,

table, & qui vient ici tenir des discours tous propres à donner des idées que je ferois au désespoir qu'on eût ?

D U B O I S.

Ma foi, Madame, j'ai crû la chose sans conséquence, & je n'ai agi, d'ailleurs, que par un mouvement de respect & de zèle.

A R A M I N T E *d'un air vif.*

Eh! laisse-là ton zèle, ce n'est pas-là celui que je veux, ni celui qu'il me faut; c'est de ton silence dont j'ai besoin pour me tirer de l'embarras où je suis, & où tu m'as jetté toi-même; car, sans toi, je ne sçavois pas que cet homme-là m'aime, & je n'aurois que faire d'y regarder de si près.

D U B O I S.

J'ai bien senti que j'avois tort.

A R A M I N T E.

Passe encore pour la dispute; mais pourquoi s'écrier: *Si je disois un mot!* Y a-t-il rien de plus mal à toi.

D U B O I S.

C'est encore une suite de ce zèle mal-entendu.

A R A M I N T E.

Hé bien, tais-toi donc, tais-toi. Je voudrois

daois pouvoir te faire oublier ce que tu m'as dit.

D U B O I S.

Oh, je suis bien corrigé.

A R A M I N T E.

C'est ton étourderie qui me force actuellement de te parler, sous prétexte de t'interroger sur ce que tu sçais de lui. Ma mere & Monsieur le Comte s'attendent que tu vas m'en apprendre des choses étonnantes. Quel rapport leur ferai-je à présent?

D U B O I S.

Ah! il n'y a rien de plus facile à recommander : ce rapport sera que des gens, qui le connoissent, m'ont dit que c'étoit un homme incapable de l'emploi qu'il a chez vous; quoiqu'il soit fort habile, au moins, ce n'est pas cela qui lui manque.

A R A M I N T E.

A la bonne heure. Mais il y aura un inconvenient, s'il en est capable, on me dira de le renvoyer, & il n'est pas encore temps: j'y ai pensé depuis; la prudence ne le veut pas, & je suis obligée de prendre des biais, & d'aller tout doucement avec cette passion si excessive que tu dis

F 3

qu'il

qu'il a, & qui éclateroit, peut-être, dans sa douleur. Me fierois-je à un désespéré? Ce n'est plus le besoin que j'ai de lui qui me retient, c'est moi que je ménage, (*elle radoucit le ton*) A moins que ce qu'a dit Marton ne soit vrai, auquel cas, je n'aurois plus rien à craindre. Elle prétend qu'il l'avoit déjà vûe chez Monsieur Remy, & que le Procureur a dit, même devant lui, qu'il l'aimoit depuis long-temps, & qu'il falloit qu'ils se mariaissent: je le voudrois.

D U B O I S.

Bagatelle! Dorante n'a vû Marton ni de près ni de loin; c'est le Procureur qui a débité cette fable-là à Marton, dans le dessein de les marier ensemble; & moi, je n'ai pas osé l'en dédire, m'a dit Dorante, parce que j'aurois indisposé contre moi cette fille, qui a du crédit auprès de sa Maîtresse, & qui a crû ensuite que c'étoit pour elle que je refusois les Quinze mille livres de rente qu'on m'offroit.

A R A M I N T E *négligemment.*

Il r'a donc tout conté?

D U B O I S.

Oui, il n'y a qu'un moment dans le Jardin



din où il a voulu presque se jeter à mes genoux pour me conjurer de lui garder le secret sur la Passion, & d'oublier l'emporement qu'il eut avec moi quand je le quittai. Je lui ai dit que je me tairois; mais que je ne prétendois pas rester dans la maison avec lui, & qu'il falloit qu'il sortît; ce qui l'a jetté dans des gémissemens, dans des pleurs, dans le plus triste état du monde.

A R A M I N T E.

Eh! Tant pis. Ne le tourmente point. Tu vois bien que j'ai raison de dire qu'il faut aller doucement avec cet esprit-là; tu le vois bien. J'augurois beaucoup de ce mariage avec Marton; je croyois qu'il m'oublieroit, & point du tout; il n'est question de rien.

D U B O I S *comme s'en allant.*

Pure fable! Madame, a-t-elle encore quelque chose à me dire?

A R A M I N T E.

Attends. Comment faire? Si lorsqu'il me parle, il me mettoit en droit de me plaindre de lui, mais il ne lui échape rien; je ne sçai de son amour que ce que tu m'en

F 4

dis

dis ; & je ne suis pas assez fondée pour le renvoyer. Il est vrai qu'il me fâcheroit s'il parloit ; mais il seroit à propos qu'il me fâchât.

D U B O I S.

Vraiment oui. Monsieur Dorante n'est point digne de Madame. S'il étoit dans une plus grande fortune, comme il n'y a rien à dire à ce qu'il est né, ce seroit un autre affaire : mais il n'est riche qu'en mérite, & ce n'est pas assez.

ARAMINTE *d'un ton comme triste.*

Vraiment non ; voilà les usages. Je ne sçai pas comment je le traiterai ; je n'en sçai rien ; je verrai.

D U B O I S.

Eh bien ; Madame a un si beau prétexte... Ce portrait que Marton a crû être le sien, à ce qu'elle m'a dit.

A R A M I N T E.

Eh ! non, je ne sçaurois l'en 'accuser ; c'est le Comte qui l'a fait faire.

D U B O I S.

Point du tout, c'est de Dorante, je le sçai de lui-même ; & il y travailloit encore il n'y a que deux mois, lorsque je le quittai.

ARA-

ARAMINTE.

Va-t-en. Il y a long-temps que je te parle. Si on me demande ce que tu m'as appris de lui, je dirai ce dont nous sommes convenus. Le voici, j'ai envie de lui tendre un piège.

DUBOIS.

Oui, Madame. Il se déclarera, peut-être, & tout de suite je lui dirois: sortez.

ARAMINTE.

Laisse - nous.

SCENE XIII.

DORANTE, ARAMINTE,  
DUBOIS.

DUBOIS *sortant, & en passant après de Dorante & rapidement.*

IL m'est impossible de l'instruire; mais qu'il se découvre, ou non, les choses ne peuvent aller que bien.

DORANTE.

Je viens, Madame, vous demander votre protection. Je suis dans le chagrin & dans

l'inquiétude. J'ai tout quitté pour avoir l'honneur d'être à vous, je vous suis plus attaché que je ne puis le dire ; on ne sçau- roit vous servir avec plus de fidélité ni désintéressement ; & cependant je ne suis pas sûr de rester. Tout le monde ici m'en veut, me persécute, & conspire pour me faire sortir. J'en suis consterné, je tremble que vous ne cédiez à leur inimitié pour moi, & j'en serois dans la dernière affliction.

A R A M I N T E *d'un ton doux.*

Tranquillisez-vous ; vous ne dépendez point de ceux qui vous en veulent ; ils ne vous ont encore fait aucun tort dans mon esprit, & tous leurs petits complots n'aboutiront à rien ; je suis la Maîtresse.

D O R A N T E *d'un air bien inquiet.*

Je n'ai que votre appui, Madame.

A R A M I N T E

Il ne vous manquera pas. Mais je vous conseille une chose : ne leur paraissez pas si allarmé ; vous leur feriez douter de votre capacité, & il leur sembleroit que vous m'auriez beaucoup d'obligation de ce que je vous garde.

DO.

## D O R A N T E.

Ils ne se tromperoient pas, Madame ;  
c'est une bonté qui me pénètre de recon-  
noissance.

## A R A M I N T E.

A la bonne heure, mais il n'est pas né-  
cessaire qu'ils le croient. Je vous sçai  
bon gré de votre attachement, & de votre  
fidélité ; mais dissimulez-en une partie,  
c'est peut-être ce qui les indispose contre  
vous. Vous leur avez refusé de m'en faire  
accroire sur le chapitre du Procès, con-  
formez-vous à ce qu'ils exigent, regagnez-  
les par-là ; je vous le permets. L'évène-  
ment leur persuadera que vous les avez  
bien servis ; car, toute réflexion faite, je  
suis déterminée à épouser le Comte.

D O R A N T E *d'un ton ému.*

Déterminée, Madame !

## A R A M I N T E.

Oui, tout-à-fait résoluë. Le Comte  
croira que vous y avez contribué ; je le lui  
dirai même, & je vous garantis que vous  
resterez ici : je vous le promets, (*à part.*)  
Il change de couleur.

DO-

D O R A N T E.

Quelle différence pour moi, Madame!

A R A M I N T E *d'un air délibéré.*

Il n'y en aura aucune, ne vous embarrassez pas, & écrivez le billet que je vais vous dicter; il y a tout ce qu'il faut sur cette table.

D O R A N T E.

Eh! pour qui, Madame?

A R A M I N T E.

Pour le Comte qui est sorti d'ici extrêmement inquiet, & que je vais surprendre bien agréablement, par le petit mot que vous allez lui écrire en mon nom.

*(Dorante reste rêveur, & par distraction ne va point à la table.)*

A R A M I N T E.

Hé bien? Vous n'allez pas à la table: à quoi rêvez-vous?

D O R A N T E *toujours distrait.*

Oui, Madame.

A R A M I N T E *à part, pendant qu'il se place.*

Il ne sçait ce qu'il fait. Voyons si cela continuëra.

D O R A N T E *cherche du papier.*

Ah! Dubois m'a trompé!

A R A M I N T E

ARAMINTE *pour suit.*

Etes-vous prêt à écrire?

DORANTE.

Madame, je ne trouve point de papier.

ARAMINTE *allant elle-même.*

Vous n'en trouvez point? En voilà devant - vous.

DORANTE.

Il est vrai.

ARAMINTE.

Ecrivez. *Hâtez - vous de venir, Monsieur, votre mariage est sûr...* Avez-vous écrit?

DORANTE.

Comment, Madame?

ARAMINTE.

Vous ne m'écoutez donc pas? *Votre mariage est sûr; Madame veut que je vous l'écrive, & vous attend pour vous le dire. (à part.) Il souffre, mais il ne dit mot. Est-ce qu'il ne parlera pas? N'attribuez point cette résolution à la crainte que Madame pourroit avoir des suites d'un Procès douteux.*

DORANTE.

Je vous ai assuré que vous le gagneriez, Madame. Douteux! Il ne l'est point.

A R A M I N T E.

N'importe, achevez. *Non Monsieur, je suis chargé de sa part de vous assurer que la seule justice quelle rend à votre mérite la détermine.*

D O R A N T E.

Ciel! Je suis perdu. Mais, Madame, vous n'aviez aucune inclination pour lui.

A R A M I N T E.

Achevez, vous dis-je. *Quelle rend à votre mérite la détermine...* Je crois que la main vous tremble! Vous paraissez changé. Qu'est-ce que cela signifie? Vous trouvez-vous mal?

D O R A N T E.

Je ne me trouve pas bien, Madame.

A R A M I N T E.

Quoi? Si subitement? Cela est singulier. Pliez la lettre, & mettez: *A Monsieur le Comte Dorimont.* Vous direz à Dubois qu'il la lui porte. (*à part.*) Le cœur me bat! (*à Dorante.*) Voilà qui est écrit tout de travers! cette adresse-là, n'est presque pas lisible. (*à part.*) Il n'y a pas encore là de quoi le convaincre.

DO.



DORANTE à part.

Ne seroit-ce point aussi pour m'éprouver ? Dubois ne m'a averti de rien.



SCENE XIV.

ARAMINTE, DORANTE,  
MARTON.

MARTON.

**J**E suis bien aise, Madame, de trouver Monsieur ici; il vous confirmera tout de suite ce que j'ai à vous dire. Vous avez offert en différentes occasions de me marier, Madame; & jusqu'ici je ne me suis point trouvée disposée à profiter de vos bontés. Aujourd'hui Monsieur me recherche; il vient même de refuser un parti infiniment plus riche, & le tout pour moi; du moins, me l'a-t-il laissé croire; & il est à propos qu'il s'explique: mais, comme je ne veux dépendre que de vous; c'est de vous aussi, Madame, qu'il faut qu'il m'obtienne; ainsi, Monsieur, vous n'avez qu'à parler à Madame: Si elle m'accorde à vous, vous n'aurez point de peine à m'obtenir de moi-même.

## SCENE XV.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE *à part émuë.*

Cette folle! (*Haut.*) Je suis charmée de ce qu'elle vient de m'apprendre. Vous avez fait là un très-bon choix; c'est une fille aimable, & d'un excellent caractère.

DORANTE *d'un air abattu.*

Hélas! Madame, je ne songe point à elle.

ARAMINTE.

Vous ne songez point à elle! Elle dit que vous l'aimez, que vous l'aviez vû avant que de venir ici.

DORANTE *tristement.*

C'est une erreur où Monsieur Remy l'a jetrée sans me consulter; & je n'ai point osé dire le contraire, dans la crainte de m'en faire une ennemie auprès de vous. Il en est de même de ce riche parti, qu'elle croit que je refuse à cause d'elle; & je n'ai nulle part à tout cela. Je suis hors d'état de donner mon cœur à personne; je l'ai per-

perdu pour jamais ; & la plus brillante de toutes les fortunes ne me tenteroit pas.

A R A M I N T E.

Vous avez tort : Il falloit désabuser Marton.

D O R A N T E.

Elle vous auroit, peut-être, empêché de me recevoir ; & mon indifférence lui en dit assez.

A R A M I N T E.

Mais, dans la situation où vous êtes, quel intérêt aviez-vous d'entrer dans ma maison, & de la préférer à une autre ?

D O R A N T E.

Je trouve plus de douceur à être chez vous, Madame.

A R A M I N T E.

Il y a quelque chose d'incompréhensible en tout ceci ! Voyez-vous souvent la personne que vous aimez ?

D O R A N T E *toujours abbattu.*

Pas souvent à mon gré, Madame ; & je la verrois à tout instant, que je ne croirois pas la voir assez.

G

ARA.

A R A M I N T E *à part.*  
 Il a des expressions d'une tendresse!  
 (*haut.*) Est-elle fille? A-t-elle été mariée?

D O R A N T E.

Madame, elle est Veuve.

A R A M I N T E.

Et ne devez-vous pas l'épouser? Elle  
 vous aime, sans doute?

D O R A N T E.

Hélas! Madame, elle ne fait pas seule-  
 ment que je l'adore. Excusez l'emporte-  
 ment du terme dont je me sers; je ne sau-  
 rois presque parler d'elle qu'avec transport!

A R A M I N T E.

Je ne vous interroge que par étonne-  
 ment. Elle ignore que vous l'aimez, dites-  
 vous? Et vous lui sacrifiez votre fortune?  
 Voilà de l'incroyable. Comment, avec  
 tant d'amour, avez-vous pu vous taire?  
 On essaie de se faire aimer, ce me semble;  
 cela est naturel & pardonnable.

D O R A N T E.

Me préserve le Ciel d'oser concevoir la  
 plus légère espérance! Estre aimé, moi!  
 Non, Madame; son état est bien au-dessus  
 du mien; mon respect me condamne au

silence ; & je mourrai du moins, sans avoir eu le malheur de lui déplaire.

A R A M I N T E.

Je n'imagine point de femme qui mérite d'inspirer une passion si étonnante ; je n'en imagine point. Elle est donc au-dessus de toute comparaison ?

D O R A N T E.

Dispensez-moi de la louer, Madame ; je m'égarerois en la peignant. On ne connoît rien de si beau, ni de si aimable qu'elle ; & jamais elle ne me parle, ou ne me regarde, que mon amour n'en augmente.

ARAMINTE *baisse les yeux, & continuë.*

Mais, votre conduite blesse la raison. Que prétendez-vous avec cet amour, pour une personne qui ne saura jamais que vous l'aimez ? cela est bien bisarre : Que prétendez-vous ?

D O R A N T E.

Le plaisir de la voir quelquefois, & d'être avec elle, est tout ce que je me propose.

A R A M I N T E.

Avec elle ? Oubliez-vous que vous êtes ici ?

G 2

DO.

D O R A N T E.

Je veux dire, avec son portrait, quand je ne la vois point.

A R A M I N T E.

Son portrait? Est-ce que vous l'avez fait faire?

D O R A N T E.

Non, Madame; mais j'ai, par amusement, appris à peindre; & je l'ai peinte moi-même: Je me serois privé de son portrait, si je n'avois pû l'avoir que par le secours d'un autre.

A R A M I N T E *d part.*

Il faut le pousser à bout. (*haut.*) Montrez-moi ce portrait.

D O R A N T E.

Daignez m'en dispenser, Madame; quoique mon amour soit sans espérance, je n'en dois pas moins un secret inviolable à l'objet aimé.

A R A M I N T E.

Il m'en est tombé, un par hasard, entre les mains; on l'a trouvé ici: (*montrant la boîte.*) Voyez si ce ne seroit point celui dont il s'agit.

DO.

D O R A N T E.

Cela ne se peut pas.

A R A M I N T E *ouvrant la boîte.*

Il est vrai que la chose seroit assez extraordinaire: Examinez.

D O R A N T E.

Ah! Madame, songez que j'aurois perdu mille fois la vie, avant que d'avouer ce que le hazard vous découvre. Comment pourrai-je expier?... *(Il se jette à ses genoux.)*

A R A M I N T E.

Dorante, je ne me fâcherai point: Votre égarément me fait pitié; revenez-en, je vous le pardonne.

M A R T O N *paraît & s'enfuit.*

Ah!

*(Dorante se lève vite.)*

A R A M I N T E.

Ah, Ciel! C'est Marton! Elle vous a vû.

D O R A N T E *feignant d'être déconcerté.*

Non, Madame, non, je ne croi pas; elle n'est point entrée.

A R A M I N T E.

Elle vous a vû, vous dis-je; laissez-moi: Allez-vous-en; vous m'êtes insupportable.

G 3

Ren-

Rendez-moi ma lettre. (*Quand il est parti.*)  
Voilà pourtant ce que c'est, que de l'avoir  
gardé!



## S C E N E X V I.

A R A M I N T E, D U B O I S.

D U B O I S.

**D**Orante s'est-il déclaré, Madame? Et  
est-il nécessaire que je lui parle?

A R A M I N T E.

Non, il ne m'a rien dit. Je n'ai rien vû  
d'approchant à ce que tu m'as conté; &  
qu'il n'en soit plus question; ne t'en mêle  
plus.

(*Elle sort.*)

D U B O I S.

Voici l'affaire dans sa crise!

SCE-



## SCENE XVII.

DUBOIS, DORANTE.

DORANTE.

AH! Dubois.

DUBOIS.

Retirez-vous.

DORANTE.

Je ne sçai qu'augurer de la conversation  
que je viens d'avoir avec elle.

DUBOIS.

A quoi songez-vous? Elle n'est qu'à  
deux pas: Voulez-vous tout perdre?

DORANTE.

Il faut que tu m'éclaircisses. . . .

DUBOIS.

Allez dans le jardin.

DORANTE.

D'un doute. . . .

DUBOIS.

Dans le jardin, vous dis-je; je vais  
m'y rendre.

G 4

DO.

DORANTE.

Mais...

DUBOIS.

Jé ne vous écoute plus,

DORANTE.

Je crains plus que jamais.

*Fin du second Acte.*



ACTE


  
 ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

DORANTE, DUBOIS.

DUBOIS.

**N**ON, vous dis-je; ne perdons point de  
tems: la lettre est-elle prête?

DORANTE *la lui montrant.*

Oui, la voilà, & j'ai mis dessus ruë du  
Figuier.

DUBOIS.

Vous êtes bien assuré que Trivelin ne  
sçait pas ce quartier-là?

DORANTE.

Il m'a dit que non.

DUBOIS.

Lui avez-vous bien recommandé de s'a-  
dresser à Marton ou à moi pour sçavoir ce  
que c'est?

DORANTE.

Sans doute, & je lui recommanderai en-  
core.

G 5

DU.

D U B O I S.

Allez donc la lui donner, je me charge du reste auprès de Marton que je vais trouver.

D O R A N T E.

Je t'avoüe que j'hésite un peu ; n'allons nous pas trop vite avec Araminte ? Dans l'agitation des mouvemens où elle est, veux-tu encore lui donner l'embarras de voir subitement éclater l'aventure ?

D U B O I S.

Oh ! Oui : point de quartier, il faut l'achever pendant qu'elle est étourdie. Elle ne sçait plus ce qu'elle fait. Ne voyez-vous pas bien qu'elle triche avec moi, qu'elle me fait accroire que vous ne lui avez rien dit ? Ah ! je lui apprendrai à vouloir me soufler mon emploi de Confident, pour vous aimer en fraude.

D O R A N T E.

Que j'ai souffert dans ce dernier entretien ! Puisque tu sçavois qu'elle vouloit me faire déclarer, que ne m'en avertissois-tu par quelques signes ?

D U B O I S.

Cela auroit été joli, ma foi : elle ne s'en feroit

feroit point apperçûë, n'est-ce pas? & d'ailleurs, votre douleur n'en a paru que plus vraie. Vous repentez-vous de l'effet qu'elle a produit? Monsieur a souffert! Parbleu il me semble que cette aventure-ci mérite un peu d'inquiétude.

D O R A N T E.

Sçais-tu bien ce qui arrivera? Qu'elle prendra son parti, & qu'elle me renvoyera tout d'un coup.

D U B O I S.

Je lui en défie, il est trop tard; l'heure du courage est passée, il faut qu'elle nous épouse.

D O R A N T E.

Prends-y garde; tu vois que sa mere la fatigue.

D U B O I S.

Je serois bien fâché qu'elle la laissât en repos.

D O R A N T E.

Elle est confuse de ce que Marton m'a surpris à ses genoux.

D U B O I S.

Ah! vraiment des confusions! Elle n'y est pas, elle va en essuyer bien d'autres!

C'est

C'est moi, qui voyant le train que prenoit la conversation, ai fait venir Marton une seconde fois.

D O R A N T E.

Arraminte pourtant m'a dit que je lui étois insupportable.

D U B O I S.

Elle a raison. Voulez-vous qu'elle soit de bonne humeur avec un homme qu'il faut qu'elle aime, en dépit d'elle? Cela est-il agréable? Vous vous emparez de son bien, de son cœur, & cette femme ne criera pas? Allez vite, plus de raisonnement, laissez-vous conduire.

D O R A N T E.

Songez que je l'aime, & que si notre précipitation réussit mal, tu me désespères.

D U B O I S.

Ah! oui, je sçai bien que vous l'aimez; c'est à cause de cela que je ne vous écoute pas. Etes-vous en état de juger de rien? Allons, allons, vous vous moquez. Laissez faire un homme de sang froid. Parlez, d'autant plus que voici Marton qui vient à propos, & que je vais tâcher d'amuser, en attendant que vous envoyez Trivelin.

## SCENE II.

DUBOIS, MARTON.

MARTON *d'un air triste.*

JE te cherchois.

DUBOIS.

Qu'y a-t-il pour votre service, Mademoiselle ?

MARTON.

Tu me l'avois bien dit, Dubois.

DUBOIS.

Quoi donc ? je ne me souviens plus de ce que c'est.

MARTON.

Que cet Intendant oisît lever les yeux sur Madame.

DUBOIS.

Ah ! oui : vous parlez de ce regard que je lui vis jeter sur elle : Oh ! jamais je ne l'ai oublié : cette œillade-là ne valoit rien ; il y avoit quelque chose dedans qui n'étoit pas dans l'ordre.

MAR.

MARTON.

Oh ça, Dubois, il s'agit de faire fortir cet homme-ci.

DUBOIS.

Pardi, tant qu'on voudra; je ne m'y épargne pas. J'ai déjà dit à Madame qu'on m'avoit assuré qu'il n'entendoit pas les affaires.

MARTON.

Mais est-ce là tout ce que tu sçais de lui? C'est de la part de Madame Argante & de Monsieur le Comte que je te parle, & nous avons peur que tu n'ayes pas tout dit à Madame, ou qu'elle ne cache ce que c'est. Ne nous déguise rien, tu n'en seras pas fâchée.

DUBOIS.

Ma foi, je ne sçai que son insuffisance, dont j'ai instruit Madame.

MARTON.

Ne dissimules point.

DUBOIS.

Moi! un dissimulé! Moi! garder un secret! Vous avez bien trouvé votre homme. En fait de discrétion je mériterois d'être

tre



tre femme. Je vous demande pardon de la comparaison ; mais c'est pour vous mettre l'esprit en repos.

MARTON.

Il est certain qu'il aime Madame.

DUBOIS.

Il n'en faut point douter ; je lui en ai même dit ma pensée à elle.

MARTON.

Et qu'a-t-elle répondu ?

DUBOIS.

Que j'étois un sot ; elle est si prévenue.

MARTON.

Prévenue à un point que je n'oserois le dire, Dubois.

DUBOIS.

Oh ! le diable n'y perd rien, ni moi non plus ; car je vous entends.

MARTON.

Tu as la mine d'en sçavoir plus que moi là-dessus.

DUBOIS.

Oh ! point du tout, je vous jure. Mais à propos, il vient tout à l'heure d'appeller Trivelin pour lui donner une lettre ; si

nous

nous pouvions la saisir, peut-être en sçaurions-nous davantage.

MARTON.

Une lettre, oui-dà; ne négligeons rien. Je vais, de ce pas parler à Trivelin, s'il n'est pas encore parti.

DUBOIS.

Vous n'irez pas loin; je crois qu'il vient.



SCENE III.

DUBOIS, MARTON,  
TRIVELIN.

TRIVELIN *voyant Dubois.*

AH! te voilà donc, mal-bâti.

DUBOIS.

Tenez, n'est-ce pas là une belle figure pour se moquer de la mienne?

MARTON.

Que veux-tu, Trivelin?

TRIVELIN.

Ne sçauriez-vous pas où demeure la rue du Figuier, Mademoiselle?

MAR.

MARTON.

Oui.

TRIVELIN.

C'est que mon camarade, que je sers, m'a dit de porter cette lettre à quelqu'un qui est dans cette ruë, & comme je ne la sçais pas, il m'a dit que je m'en informasse à vous, ou à cet animal-là; mais cet animal-là ne mérite pas que je lui en parle, si non pour l'injurier. J'aimerois mieux que le Diable eût emporté toutes les ruës, que d'en sçavoir une par le moyen d'un mal-autrû comme lui.

DUBOIS à Marton à part.

Prenez la lettre. (*haut.*) Non, non, Mademoiselle, ne lui enseignez rien; qu'il galope.

TRIVELIN.

Veux-tu te taire?

MARTON *négligemment.*

Ne l'interrompez donc point, Dubois. Hé bien, veux-tu me donner ta lettre? Je vais envoyer dans ce quartier-là, & on la rendra à son adresse.

TRIVELIN.

Ah! voilà qui est bien agréable! Vous

H

êtes

êtes une fille de bonne amitié, Mademoiselle.

D U B O I S *s'en allant.*

Vous êtes bien bonne d'épargner de la piene à ce fainéant-là.

T R I V E L I N.

Ce malhonnête ! Va, va trouver le tableau pour voir comme il se moque de toi.

M A R T O N *seule avec Trivelin.*

Ne lui répons rien : donne ta lettre.

T R I V E L I N.

Tenez, Mademoiselle ; vous me rendrez un service qui me fait grand bien. Quand il y aura à trotter pour votre serviable personne, n'ayez point d'autre postillon que moi.

M A R T O N.

Elle sera renduë exactement.

T R I V E L I N.

Oui, je vous recommande l'exacritude à cause de Monsieur Dorante qui mérite toutes sortes de fidélités.

M A R T O N *à part.*

L'indigne !

T R I V E L I N *s'en allant.*

Je suis votre serviteur éternel.

MAR.

MARTON.

Adieu.

TRIVELIN *revenant.*  
 Si vous le rencontrez, ne lui dites point  
 qu'un autre galope à ma place.

## SCENE IV.

Madame ARGANTE, LE COMTE,  
 MARTON.

MARTON *un moment seule.*

**N**E disons mot, que je n'aye vû ce que  
 ceci contient.

Madame ARGANTE.

Eh bien, Marton, qu'avez-vous appris  
 de Dubois.

MARTON.

Rien, que ce que vous scaviez déjà,  
 Madame ; & ce n'est pas assez.

Madame ARGANTE.

Dubois est un coquin qui nous trompe.

LE COMTE.

Il est vrai que sa menace paroïssoit signi-  
 fier quelque chose de plus.

H 2

Ma-

Madame A R G A N T E.

Quoiqu'il en soit, j'attends Monsieur Remy, que j'ai envoyé chercher; & s'il ne nous défait pas de cet homme-là, ma fille sçaura qu'il ose l'aimer; je l'ai résolu; nous en avons les présomptions les plus fortes; & ne fut-ce que par bienfiance, il faudra bien qu'elle le chasse. D'un autre côté, j'ai fait venir l'Intendant que Monsieur le Comte lui proposoit; il est ici, & je le lui présenterai sur le champ.

M A R T O N.

Je doute que vous réussissiez, si nous n'apprenons rien de nouveau: Mais, je tiens, peut-être, son congé, moi qui vous parle... Voici Monsieur Rémy; je n'ai pas le temps de vous en dire davantage; & je vais m'éclaircir.

( Elle veut sortir. )

SCE.

SCENE V.

*Monfieur REMY, Madame ARGANTE,  
LE COMTE, MARTON.*

*Monfieur REMY à Marton qui fe retire.*

**B**onjour, ma nièce puisqu'enfin il faut que vous la foiez : Savez-vous ce qu'on me veut ici ?

**MARTON** *brufquement.*

Passez, Monsieur, & cherchez votre nièce ailleurs, je n'aime point les mauvais plaifans.

*(Elle fort.)*

**Monfieur R E M Y.**

Voilà une petite fille bien incivile. *(à Madame Argante.)* On m'a dit de votre part de venir ici, Madame, de quoi est-il donc question ?

*Madame ARGANTE d'un ton revêche.*

Ah! C'est donc vous, Monsieur le Procureur ?

**Monfieur R E M Y.**

Oui, Madame, je vous garantis que c'est moi-même.

H 3

Ma-

Madame A R G A N T E.

Et de quoi vous êtes-vous avisé, je vous prie, de nous embarrasser d'un Intendant de votre façon ?

Monsieur R E M Y.

Et, par quel hasard, Madame y trouvera-t-elle à redire ?

Madame A R G A N T E.

C'est que nous nous ferions bien passés du présent que vous nous avez fait.

Monsieur R E M Y.

Ma foi, Madame, s'il n'est pas à votre goût, vous êtes bien difficile.

Madame A R G A N T E.

C'est votre neveu, dit-on ?

Monsieur R E M Y.

Oui, Madame.

Madame A R G A N T E.

Hé bien, tout votre neveu qu'il est, vous nous ferez un grand plaisir de le retirer.

Monsieur R E M Y.

Ce n'est pas à vous que je l'ai donné.

Madame A R G A N T E.

Non ; mais c'est à nous qu'il déplaît, à moi & à Monsieur le Comte que voilà, & qui doit épouser ma fille.

Mon-



Monſieur R E M Y *élevant la voix.*

Celui-ci eſt nouveau ! Mais, Madame, dès qu'il n'eſt pas à vous, il me ſemble qu'il n'eſt pas eſſentiel qu'il vous plaiſe. On n'a pas mis dans le marché qu'il vous plairoit, perſonne n'a ſongé à cela : & pourvû qu'il convienne à Madame Araminte, tout doit être content ; tant pis pour qui ne l'eſt pas : Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

Madame A R G A N T E.

Mais, vous avez le ton bien rogue, Monſieur Remy.

Monſieur R E M Y.

Ma foi ; vos complimens ne ſont point propres à l'adoucir, Madame Argante.

L E C O M T E.

Doucement, Monſieur le Procureur, doucement ; il me paroît que vous avez tort.

Monſieur R E M Y.

Comme vous voudrez, Monſieur le Comte, comme vous voudrez ; mais cela ne vous regarde pas : vous ſavez bien que je n'ai pas l'honneur de vous connoître ;

H 4

&

& nous n'avons que faire ensemble, pas la moindre chose.

LE COMTE.

Que vous me connoissiez, ou non, il n'est pas si peu essentiel que vous le dites, que votre neveu plaise à Madame; elle n'est pas une étrangère dans la maison.

Monsieur R E M Y.

Parfaitement étrangère pour cette affaire ci, Monsieur; on ne peut pas être plus étrangère: au surplus, Dorante est un homme d'honneur, connu pour tel; dont j'ai répondu, dont je répondrai toujours, & dont Madame parle ici d'une manière choquante.

Madame A R G A N T E.

Votre Dorante est un impertinent.

Monsieur R E M Y.

Bagatelle! Ce mot là ne signifie rien dans votre bouche.

Madame A R G A N T E.

Dans ma bouche? A qui parle donc ce petit Praticien? Monsieur le Comte! Est-ce que vous ne lui imposerez pas silence?

Monsieur R E M Y.

Comment donc? m'imposer silence? à moi?

moi? Procureur? Savez-vous bien qu'il y a cinquante ans que je parle, Madame ARGANTE?

Madame ARGANTE.

Il y a donc cinquante ans que vous ne savez ce que vous dites.

SCENE VI.

ARAMINTE, *Me* ARGANTE, Monsieur REMY, LE COMTE.

ARAMINTE.

QU'y a-t'il donc? On diroit que vous vous querellez.

Monsieur REMY.

Nous ne sommes pas fort en paix, & vous venez très-à-propos, Madame: il s'agit de Dorante; avez-vous sujet de vous plaindre de lui?

ARAMINTE.

Non, que je sçache.

Monsieur REMY.

Vous êtes-vous apperçûe qu'il ait manqué de probité?

H 5

ARA-

A R A M I N T E.

Lui ? Non vraiment ! je ne le connois que pour un homme très-estimable.

Monsieur R E M Y.

Au discours que Madame en tient, ce doit pourtant être un fripon, dont il faut que je vous délivre, & on se passeroit bien du présent que je vous en ai fait, & c'est un impertinent qui déplaît à Madame, qui déplaît à Monsieur qui parle en qualité d'époux futur ; & à cause que je le défens, on veut me persuader que je radote.

A R A M I N T E *froidement.*

On se jette-là dans de grands excès, je n'y ai point de part, Monsieur ; je suis bien éloignée de vous traiter si mal : à l'égard de Dorante, la meilleure justification qu'il y ait pour lui, c'est que je le garde. Mais je venois pour sçavoir une chose, Monsieur le Comte ; il y a là-bas, m'a-t-on dit, un homme d'affaire que vous avez amené pour moi, on se trompe apparemment.

L E C O M T E.

Madame, il est vrai qu'il est venu avec moi ; mais c'est Madame Argante...

Ma-

Madame A R G A N T E.

Attendez, je vais répondre: oui, ma fille, c'est moi qui ai prié Monsieur de le faire venir pour remplacer celui que vous avez, & que vous allez mettre dehors; je suis sûre de mon fait. J'ai laissé dire votre Procureur, au reste; mais il amplifie.

Monsieur R E M Y.

Courage.

Madame ARGANTE *vivement*.

Paix! Vous avez assez parlé. (*à Araminte.*) Jen'ai point dit que son neveu fût un fripon; il ne seroit pas impossible qu'il le fût; je n'en serois pas étonnée.

Monsieur R E M Y.

Mauvaise parenthèse, avec votre permission, supposition injurieuse, & tout-à-fait hors d'œuvre.

Madame A R G A N T E.

Honnête homme soit, du moins n'a-t-on pas encore de preuves du contraire, & je veux croire qu'il l'est. Pour un impertinent & très-impertinent, j'ai dit qu'il en étoit un, & j'ai raison: vous dites que vous le garderez; vous n'en ferez rien.

ARA.

A R A M I N T E *froidement.*

Il restera, je vous assure.

Madame A R G A N T E.

Point du tout, vous ne sçauriez ; seriez-vous d'humeur à garder un Intendant qui vous aime ?

Monsieur R E M Y.

Eh ! A qui voulez-vous donc qu'ils s'attache ? A vous, à qui il n'a pas affaire ?

A R A M I N T E.

Mais, en effet, pourquoi faut il que mon Intendant me haïsse ?

Madame A R G A N T E.

Eh ! Non, point d'équivoque : quand je vous dis qu'il vous aime, j'entens qu'il est amoureux de vous, en bon françois, qu'il est, ce qu'on appelle amoureux, qu'il soupire pour vous, que vous êtes l'objet secret de sa tendresse.

Monsieur R E M Y *étonné.*

Dorante ?

A R A M I N T E *riant.*

L'objet secret de sa tendresse ! Oh, oui, très-secret, je pense : ah ! ah ! Je ne me croyois pas si dangereuse à voir. Mais dès que vous devinez de pareils secrets, que

ne

ne devinez-vous que tous mes gens sont comme lui? peut-être qu'ils m'aiment aussi: que sçait-on? Monsieur Remy, vous qui me voyez assez souvent, j'ai envie de deviner que vous m'aimez aussi.

Monsieur R E M Y.

Ma foi, Madame, à l'âge de mon neveu je ne m'en tirois pas mieux qu'on dit qu'il s'en tire.

Madame A R G A N T E.

Ceci n'est pas matiere à plaisanterie, ma fille; il n'est pas question de votre Monsieur Remy; laissons-là ce bon-homme, & traitons la chose un peu plus sérieusement. Vos gens ne vous font point peindre, vos gens ne se mettent point à contempler vos Portraits, vos gens n'ont point l'air galant, la mine douceuse.

Monsieur R E M Y à *Araminte*.

J'ai laissé passer le bonhomme, à cause de vous, au moins; mais le bonhomme est quelquefois brutal.

A R A M I N T E.

En vérité, ma mere, vous seriez la premiere à vous moquer de moi, si ce que vous dites me faisoit la moindre impression

sion, ce seroit une enfance à moi que de le renvoyer sur un pareil soupçon. Est-ce qu'on ne peut me voir sans m'aimer? Je n'y sçaurois que faire, il faut bien m'y accoûtimer, & prendre mon parti là-dessus. Vous lui trouvez l'air galant, dites-vous, je n'y avois pas pris garde, & je ne lui en ferai point un reproche; il y auroit de la bisarerie à se fâcher de ce qu'il est bien fait. Je suis d'ailleurs comme tout le monde, j'aime assez les gens de bonne mine.



## S C E N E VII.

*ARAMINTE, Me ARGANTE,  
Mr. REMY, LE COMTE,  
DORANTE.*

D O R A N T E.

**J**E vous demande pardon, Madame, si je vous interromps; j'ai lieu de présûmer que mes services ne vous sont plus agréables, & dans la conjoncture présente, il est naturel que je sçache mon sort.

Ma-



Madame ARGANTE *ironiquement.*  
 Son fort! Le fort d'un Intendant: que  
 cela est beau!

Monsieur REMY.

Et, pourquoi n'auroit-il pas un fort?

ARAMINTE *d'un air vif à sa mere.*

Voilà des emportemens qui m'appartiennent. (*d Doranté.*) Quelle est cette conjecture, Monsieur, & le motif de de votre inquiétude?

DORANTE.

Vous le sçavez, Madame; il y a quelqu'un ici que vous avez envoyé chercher pour occuper ma place.

ARAMINTE.

Ce quelqu'un-là est fort mal conseillé. Désabusez-vous; ce n'est point moi qui l'ai fait venir.

DORANTE.

Tout a contribué à me tromper, d'autant plus que Mademoiselle Marton vient de m'assurer que dans une heure je ne serois plus ici.

ARAMINTE.

Marton vous a tenu un fort sot discours.

Ma-

Madame ARGANTE.

Le terme est encore trop long ; il devroit en sortir tout-à-l'heure.

Monsieur REMY *comme à part.*

Voyons par où cela finira.

A R A M I N T E.

Allez, Dorante, tenez-vous en repos ; fussiez-vous l'homme du monde qui me convint le moins, vous resteriez : Dans cette occasion-ci ; c'est à moi-même que je dois cela ; je me sens offensée du procédé qu'on a avec moi, & je vais faire dire à cet homme d'affaire qu'il se retire : que ceux qui l'ont amené, sans me consulter, le rennent, & qu'il n'en soit plus parlé.



S C E N E VIII.

ARAMINTE, *Me.* ARGANTE,  
Mr. REMY, LE COMTE,  
DORANTE, MARTON.

M A R T O N *froidement.*

**N**E vous pressez pas de le renvoyer,  
Madame, voilà une Lettre de recom-  
man-

mandation pour lui, & c'est Monsieur Dorante qui l'a écrite.

A R A M I N T E.

Comment?

MARTON *donnant la Lettre au Comte.*

Un instant: Madame; cela mérite d'être écouté: la Lettre est de Monsieur, vous dis-je.

LE COMTE lit haut.

*Je vous conjure, mon cher ami, d'être demain sur les neuf heures du matin chez vous; j'ai bien des choses à vous dire. Je crois que je vais sortir de chez la Dame que vous sçavez. Elle ne peut plus ignorer la malheureuse passion que j'ai prise pour elle, & dont je ne guérirai jamais.*

Madame A R G A N T E.

De la passion! Entendez-vous, ma fille?

LE COMTE lit.

*Un misérable ouvrier, que je n'attendois pas, est venu ici pour m'apporter la Boîte de ce Portrait que j'ai fait d'elle.*

Madame A R G A N T E.

C'est-à-dire, que le personnage sçait peindre.

I

LE

LE COMTE lit.

*J'étois absent, il l'a laissée à une fille de la Maison.*

Madame ARGANTE à Marton.

Fille de la maison ? cela vous regarde.

LE COMTE lit.

*On a soupçonné que ce Portrait n'appartient ; ainsi je pense qu'on va tout découvrir, & qu'avec le chagrin d'être renvoyé, & de perdre le plaisir de voir tous les jours celle que j'adore....*

Madame ARGANTE.

Que j'adore ! Ah ! Que j'adore !

LE COMTE lit.

*J'aurai encore celui d'être méprisé d'elle.*

Madame ARGANTE.

Je croi qu'il n'a pas mal deviné celui-là, ma fille.

LE COMTE lit.

*Non pas à cause de la médiocrité de ma fortune, sorte de mépris dont je n'oserois la croire capable....*

Madame ARGANTE.

Eh ! Pourquoi non ?

LE COMTE lit.

*Mais seulement à cause du peu que je vauX*

voux auprès d'elle, tout honoré que je suis  
de l'estime de tant d'honnêtes gens.

Madame A R G A N T E.

Et en vertu de quoi l'estiment-ils tant ?

L E C O M T E lit.

Anquel cas, je n'ai plus que faire à Paris.  
Vous êtes à la veille de vous embarquer, &  
je suis déterminé à vous suivre.

Madame A R G A N T E.

Bon voyage au galant.

Monsieur R E M Y.

Le beau motif d'embarquement !

Madame A R G A N T E.

Hé bien, en avez-vous le cœur net, ma  
fille ?

L E C O M T E.

L'éclaircissement m'en paroît complet.

A R A M I N T E à Dorante,

Quoi ! Cette Lettre n'est pas d'une écri-  
ture contrefaite ? Vous ne la niez point ?

D O R A N T E,

Madame,...

A R A M I N T E,

Retirez-vous.

Monsieur R E M Y.

Eh ! bien, quoi ? C'est de l'amour qu'il a ;

ce n'est pas d'aujourd'hui que les belles personnes en donnent ; & tel que vous le voyez , il n'en a pas pris pour toutes celles qui auroient bien voulu lui en donner. Cet amour là lui coûte quinze mille livres de rente, sans compter les Mers qu'il veut courir, voilà le mal ; car, au reste, s'il étoit riche, le Personnage en vaudroit bien un autre ; il pourroit bien dire qu'il adore. (*contrefaisant Madame Argante.*) Et cela ne seroit point si ridicule. Accommodez-vous ; au reste, je suis votre Serviteur, Madame. (*Il sort.*)

MARTON.

Fera-t-on monter l'Intendant que Monsieur le Comte a amené, Madame ?

ARAMINTE.

N'entendrai-je parler que d'Intendant ! Allez-vous-en, vous prenez mal votre tems pour me faire des questions.

(*Marton sort.*)

Madame ARGANTE.

Mais, ma fille, elle a raison, c'est Monsieur le Comte qui vous en répond, il n'y a qu'à le prendre.

ARA-

A R A M I N T E.

Et moi je n'en veux point.

L E C O M T E.

Est-ce à cause qu'il vient de ma part,  
Madame ?

A R A M I N T E.

Vous êtes le maître d'interpréter, Mon-  
sieur ; mais je n'en veux point.

L E C O M T E.

Vous vous expliquez là-dessus d'un air  
de vivacité qui m'étonne.

Madame A R G A N T E.

Mais, en effet, je ne vous reconnois pas.  
Qu'est-ce qui vous fâche ?

A R A M I N T E

Tout. On s'y est mal pris : il y a dans  
tout ceci des façons si désagréables, des  
moyens si offensans, que tout m'en choque.

Madame A R G A N T E étonnée.

On ne vous entend point.

L E C O M T E.

Quoique je n'aye aucune part à ce qui  
vient de se passer, je ne m'apperçois que  
trop, Madame, que je ne suis pas exempt  
de votre mauvaise humeur, & je serois

fâché d'y contribuer davantage par ma présence.

Madame A R G A N T E.

Non, Monsieur, je vous suis. Ma fille, je retiens Monsieur le Comte. Vous allez venir nous trouver apparemment ? Vous n'y songez pas, Araminte ; on ne sçait que penser.



S C E N E IX.

A R A M I N T E, D U B O I S.

D U B O I S.

**E**Nfin, Madame, à ce que je vois, vous en voilà délivrée. Qu'il devienne tout ce qu'il voudra à présent, tout le monde a été témoin de sa folie, & vous n'avez plus rien à craindre de sa douleur ; il ne dit mot. Au reste, je viens seulement de le rencontrer plus mort que vif, qui traversoit la galerie pour aller chez lui. Vous auriez trop ri de le voir soupirer. Il m'a pourtant fait pitié. Je l'ai vû



vû si défait, si pâle & si triste, que j'ai eu peur qu'il ne se trouve mal.

ARAMINTE qui ne l'a pas regardé jusque-là, & qui a toujours rêvé, dit d'un ton bas.

Mais, qu'on aille donc voir. Quelqu'un l'a-t-il suivi? Que ne le secouriez-vous? Faut-il le tuer, cet homme?

DUBOIS.

J'y ai pourvû, Madame. J'ai appelé Trivelin qui ne le quittera pas, & je crois d'ailleurs qu'il n'arrivera rien: voilà qui est fini. Je ne suis venu que pour vous dire une chose; c'est que je pense qu'il demandera à vous parler, & je ne conseille pas à Madame de le voir davantage; ce n'est pas la peine.

ARAMINTE *sechement.*

Ne vous embarrassez pas, ce sont mes affaires.

DUBOIS.

En un mot, vous en êtes quitte, & cela par le moyen de cette lettre qu'on vous a lûe, & que Mademoiselle Marton a tirée de Trivelin par mon avis; je me suis douté qu'elle pourroit vous être utile; & c'est

J

une

une excellente idée que j'ai eue-là, n'est-ce pas, Madame ?

A R A M I N T E *froidement.*

Quoi ? c'est à vous que j'ai l'obligation de la scène qui vient de se passer ?

D U B O I S *librement.*

Oui, Madame.

A R A M I N T E.

Méchant valet ! Ne vous présentez plus devant moi.

D U B O I S *comme étonné.*

Hélas ! Madame, j'ai crû bien faire.

A R A M I N T E.

Allez ; malheureux ! Il falloit m'obéir ; je vous avois dit de ne plus vous en mêler : vous m'avez jettée dans tous les défagrémens que je voulois éviter. C'est vous qui avez répandu tous les soupçons qu'on a eu sur son compte, & ce n'est pas par attachement pour moi que vous m'avez appris qu'il m'aimoit, ce n'est que par le plaisir de faire du mal : il m'importoit peu d'en être instruite ; c'est un amour que je n'aurois jamais scû, & je le trouve bien malheureux d'avoir eu affaire à vous : lui qui a été votre maître, qui vous affectionnoit,

noit, qui vous a bien traité; qui vient, tout récemment encore, de vous prier à genoux de lui garder le secret. Vous l'assassinez, vous me trahissez moi-même. Il faut que vous soyez capable de tout. Que je ne vous voye jamais, & point de réplique.

D U B O I S *s'en va en riant.*

Allons, voilà qui est parfait.

SCENE X.

ARAMINTE, MARTON.

MARTON *triste.*

LA manière dont vous m'avez renvoyée, il n'y a qu'un moment, me montre que je vous suis désagréable, Madame, & je crois vous faire plaisir en vous demandant mon congé.

ARAMINTE *froidement.*

Je vous le donne.

MARTON.

Votre intention est-elle que je sorte dès aujourd'hui, Madame?

I 5

ARA-

A R A M I N T E.

Comme vous voudrez.

M A R T O N.

Cette aventure-ci est bien triste pour moi!

A R A M I N T E.

Oh! point d'explication, s'il vous plaît.

M A R T O N.

Je suis au désespoir!

A R A M I N T E *avec impatience.*

Est-ce que vous êtes fâchée de vous en aller? Eh bien, restez; Mademoiselle, restez; j'y consens; mais finissons.

M A R T O N.

Après les bienfaits dont vous m'avez comblée, que ferois-je auprès de vous à présent que je vous suis suspecte, & que j'ai perdu toute votre confiance?

A R A M I N T E.

Mais que voulez-vous que je vous confie? Inventerai-je des secrets pour vous les dire?

M A R T O N.

Il est pourtant vrai que vous me renvoyez, Madame, d'où vient ma disgrâce?

ARA-

ARAMINTE.

Elle est dans votre imagination; vous me demandez votre congé, je vous le donne.

MARTON.

Ah! Madame, pourquoi m'avez-vous exposée au malheur de vous déplaire? J'ai persécuté, par ignorance, l'homme du monde le plus aimable, qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé.

ARAMINTE *à part.*

Hélas!

MARTON.

Et à qui je n'ai rien à reprocher; car il vient de me parler, j'étois son ennemie, & je ne la suis plus. Il m'a tout dit. Il ne m'avoit jamais vûë; c'est Monsieur Remy qui m'a trompée, & j'excuse Dorante.

ARAMINTE.

A la bonne heure.

MARTON.

Pourquoi avez-vous eu la cruauté de m'abandonner au hazard d'aimer un homme qui n'est pas fait pour moi, qui est digne de vous, & que j'ai jetté dans une douleur dont je suis pénétrée?

ARA-

A R A M I N T E *d'un ton doux.*

Tu l'aimois donc, Marton ?

M A R T O N.

Laissons-là mes sentimens. Rendez-moi  
votre amitié comme je l'avois, & je serai  
contente.

A R A M I N T E.

Ah! je te la rends toute entiere.

M A R T O N *lui baisant la main.*

Me voilà consolée.

A R A M I N T E.

Non, Marton, tu ne l'es pas encore:  
tu pleures, & tu m'attendris.

M A R T O N.

N'y prenez point garde ; rien ne m'est  
si cher que vous!

A R A M I N T E.

Va, je prétends bien te faire oublier  
tous tes chagrins. Je pense que voici Tri-  
velin.

SCE-

SCENE XII.

ARAMINTE, MARTON,  
TRIVELIN.

ARAMINTE.

Que veux-tu?

TRIVELIN *pleurant & sanglotant.*

J'aurois bien de la peine à vous le dire;  
car je suis dans une détresse qui me coupe  
entièrement la parole, à cause de la  
trahison que Mademoiselle Marton m'a  
faite: Ah! quelle ingratitude perfidie!

MARTON.

Laisse-là ta perfidie, & nous dis ce que  
tu veux.

TRIVELIN.

Ahi! cette pauvre lettre: quelle exco-  
querie!

ARAMINTE.

Dis donc?

TRIVELIN.

Monsieur Dorante vous demande, à ge-  
noux, qu'il vienne ici vous rendre compte  
des

des paperasses qu'il a eu dans les mains depuis qu'il est ici; il m'attend à la porte où il pleure.

MARTON.

Dis lui qu'il vienne.

TRIVELIN.

Le voulez-vous, Madame? Car je ne me fie pas à elle. Quand on m'a une fois affronté, je n'en reviens point.

MARTON *d'un air triste & attendri.*

Parlez-lui, Madame, je vous laisse.

TRIVELIN *quand Marton est partie.*

Vous ne me répondez point, Madame?

ARAMINTE.

Il peut venir.



SCENE XII.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE.

Approchez, Dorante.

DORANTE.

Je n'ose presque paroître devant vous.

ARA.



ARAMINTE *à part.*

Ah! Je n'ai guères plus d'assurance que lui (*haut.*) Pourquoi vouloir me rendre compte de mes papiers? Je m'en fie bien à vous; ce n'est pas là-dessus que j'aurai à me plaindre.

DORANTE.

Madame. . . j'ai autre chose à dire. . . je suis interdit, si tremblant, que je ne saurois parler.

ARAMINTE *à part avec émotion.*

A! Que je crains la fin de tout ceci!

DORANTE *ému.*

Un de vos Fermiers est venu tantôt, Madame.

ARAMINTE *émuë.*

Un de mes Fermiers? . . . Cela se peut bien.

DORANTE.

Oui, Madame, . . . il est venu.

ARAMINTE *toujours émuë.*

Je n'en doute pas.

DORANTE *ému.*

Et j'ai de l'argent à vous remettre.

ARA-

A R A M I N T E.

Ah, de l'argent! . . . Nous verrons.

D O R A N T E.

Quand il vous plaira, Madame, de le recevoir.

A R A M I N T E.

Oui. . . je le recevrai. . . vous me le donnerez. (*à part.*) Je ne fais ce que je lui réponds.

D O R A N T E.

Ne feroit-il pas temps de vous l'apporter ce soir, ou demain, Madame?

A R A M I N T E.

Demain, dites-vous! Comment vous garder jusques-là, après ce qui est arrivé?

D O R A N T E *plaintivement.*

De tout le reste de ma vie, que je vais passer loin de vous, je n'aurois plus que ce seul jour qui m'en feroit précieux.

A R A M I N T E.

Il n'y a pas moyen, Dorante; il faut se quitter. On fait que vous m'aimez, & on croiroit que je n'en suis pas fâchée.

DO.

D O R A N T E.

Hélas, Madame! Que je vais être à plaindre!

A R A M I N T E.

Ah! Allez, Dorante, chacun a ses chagrins.

D O R A N T E.

J'ai tout perdu! J'avois un portrait, & je ne l'ai plus.

A R A M I N T E.

A quoi vous sert de l'avoir? Vous savez peindre.

D O R A N T E.

Je ne pourrai de long-temps m'en dédommager; d'ailleurs, celui-ci m'auroit été bien cher! Il a été entre vos mains, Madame.

A R A M I N T E.

Mais, vous n'êtes pas raisonnable.

D O R A N T E.

Ah, Madame! Je vais être éloigné de vous; vous ferez assez vengeance; n'ajoutez rien à ma douleur!

K

ARA-

A R A M I N T E.  
 Vous donner mon portrait ! Songez-  
 vous que ce seroit avoüer que je vous aime ?

D O R A N T E.  
 Que vous m'aimez, Madame ! Quelle  
 idée ! Qui pourroit se l'imaginer ?

A R A M I N T E *d'un ton vif & naïf.*  
 Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

D O R A N T E *se jettant à ses genoux.*  
 Je me meurs !

A R A M I N T E.  
 Je ne fai plus où je suis : modérez vo-  
 tre joie ; levez-vous, Dorante.

D O R A N T E *se lève, & tendrement.*  
 Je ne la mérite pas ; cette joie me  
 transporte ; je ne la mérite pas, Madame :  
 vous allez me l'ôter ; mais, n'importe, il  
 faut que vous soiez instruite.

A R A M I N T E *étonnée.*  
 Comment ! Que voulez-vous dire ?

D O R A N T E.  
 Dans tout ce qui s'est passé chez-vous,  
 il n'y a rien de vrai que ma passion, qui  
 est infinie, & que le Portrait que j'ai fait ;  
 tous

tous les incidens qui sont arrivés partent de l'industrie d'un Domestique, qui sçavoit mon amour, qui m'en plaint, qui par le charme de l'esperance du plaisir de vous voir, m'a, pour ainsi dire, forcé de consentir à son stratagème: il vouloit me faire valoir auprès de vous. Voilà, Madame, ce que mon respect, mon amour, & mon caractère ne me permettent pas de vous cacher. J'aime encore mieux regretter votre tendresse que de la devoir à l'artifice qui me l'a acquise; j'aime mieux votre haine que le remords d'avoir trompé ce que j'adore.

ARAMINTE *le regardant quelque tems sans parler.*

Si j'apprenois cela d'un autre que de vous, je vous haïrois, sans doute; mais l'aveu que vous m'en faites vous-même, dans un moment comme celui-ci, change tout. Ce trait de sincérité me charme, me paroît incroyable, & vous êtes le plus honnête homme du monde. Après tout, puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur,

K 2

n'est

n'est point blâmable : il est permis à un Amant de chercher les moyens de plaire, & on doit lui pardonner, lorsqu'il a réussi.

D O R A N T E.

Quoi ! La charmante Araminte daigne me justifier !

A R A M I N T E.

Voici le Comte avec ma mere ; ne dites mot , & laissez - moi parler.



SCENE XIII. & dernière.

DORANTE, ARAMINTE, LE  
COMTE, Me. ARGANTE.

Madame ARGANTE voyant Dorante.

Q U O I ! Le voilà encore ?

A R A M I N T E froidement.

Oui, ma mere. (au Comte.) Monsieur le Comte, il étoit question de mariage entre vous & moi, & il n'y faut plus penser. Vous méritez qu'on vous aime ; mon cœur  
n'est

n'est point en état de vous rendre justice,  
& je ne suis pas d'un rang qui vous con-  
vienne.

Madame ARGANTE.

Quoi donc? Que signifie ce discours?

LE COMTE.

Je vous entens, Madame; & sans l'a-  
voir dit à Madame. (*montrant Madame  
Argante.*) Je songeois à me retirer. J'ai  
deviné tout. Dorante n'est venu chez  
vous qu'à cause qu'il vous a plû; vous  
voulez lui faire sa fortune: voilà tout ce  
que vous alliez dire.

ARAMINTE.

Je n'ai rien à ajoûter.

Madame ARGANTE *outrée.*

La fortune à cet homme-là?

LE COMTE *tristement.*

Il n'y a plus que notre discussion, que  
nous reglerons à l'amiable; j'ai dit que je  
ne plaiderois point, & je tiendrai parole.

ARAMINTE.

Vous êtes bien généreux: envoyez-moi  
quelqu'un qui en décide, & ce sera assez.

150 Les Fausses Confid. Comédie.

Madame A R G A N T E.

Ah! La belle chute! Ah! Ce maudit  
Intendant! Qu'il soit votre mari tant qu'il  
vous plaira; mais il ne sera jamais mon  
gendre.

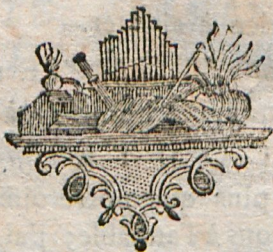
A R A M I N T E.

Laissons passer sa colere, & finissons.  
(Ils sortent.)

D U B O I S.

Ouf! Ma gloire m'accable: je mériterois  
bien d'appeller cette femme - là ma Bru.

F I N.

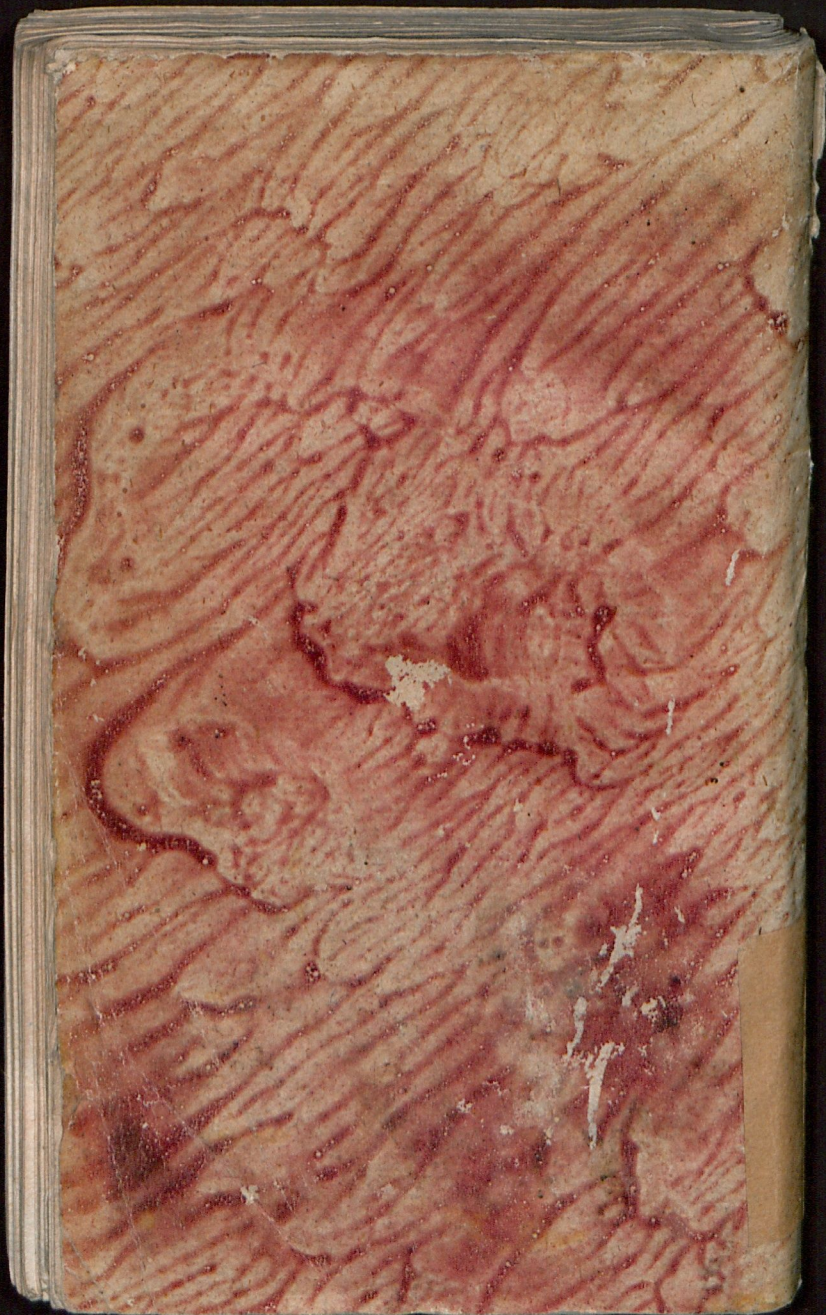


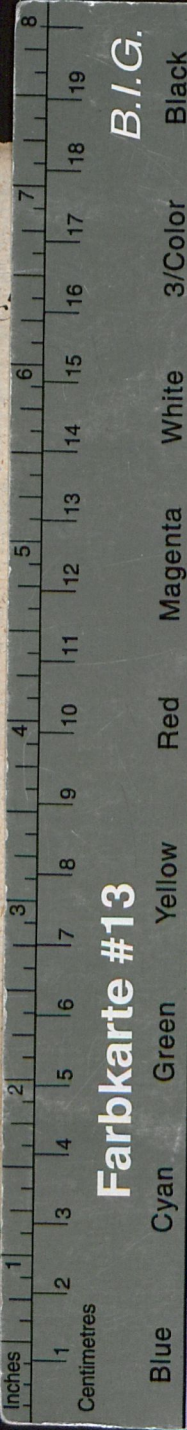


S

AD 112786 a

DE 4903 G





Farbkarte #13

B.I.G.

LES FAUSSES  
CONFIDENCES.  
COMEDIE

EN TROIS ACTES  
De Mr. MARIVAUX.



VIENNE EN AUTRICHE,  
Dans l'Imprimerie de GHELEN.  
MDCCLIX.

